



9 Juillet — 5 ou 6 Août 1906

(28 ou 29 jours.)

Dans le

Monde Polaire :

au SPITZBERG

et à la BANQUISE

Norvège, Archipel Lofoten, Laponie, Finmark.

XXXIe CROISIÈRE *de la "Revue générale des Sciences"*

AVEC CHASSES A LA BALEINE,
AU RENNE SAUVAGE, AU RENARD BLEU, AUX GRANDS PHOQUES,
A L'EIDER ET AUX OISEAUX ARCTIQUES.

Le Professeur NORDENSKJOLD,
l'illustre explorateur du Monde polaire,
a bien voulu assumer la Direction scientifique du Voyage.

Direction de la "Revue générale des Sciences"
22, rue du Général-Foy, Paris

DISPOSITIONS SPÉCIALES

NAVIRE. — Paquebot-yacht *Ile-de-France*, de la *Société générale de Transports maritimes à vapeur*, aménagé pour la navigation de plaisance et exclusivement affecté aux Croisières de la *Revue générale des Sciences*. Le navire est, dans toutes ses parties, **chauffé à la vapeur**; une clef, placée dans chaque cabine, permet à l'habitant d'en régler, à son gré, la température.

PILOTAGE. — Non seulement *Ile-de-France* aura, à bord, deux *Pilotes norvégiens* pour le guider dans les sinuosités des fjiords de la presqu'île scandinave, mais, à Tromsö, le navire embarquera un *Pilote des glaces* et des *veilleurs* rompus à l'exploration des régions polaires.

SONDAGES. — Dans les régions dont les fonds n'ont jusqu'à présent été l'objet que d'un petit nombre de relèvements, un *Sondeur* précédera *Ile-de-France*.

SENTINELLE. — *Ile-de-France* sera pourvu d'une *sentinelle*, appareil de traîne avertissant automatiquement du relèvement des fonds.

BIBLIOTHÈQUE. — La *Revue* mettra, à bord, à la disposition des Touristes les principaux ouvrages qui traitent de la Norvège et des régions arctiques.

SERVICE RELIGIEUX et SERVICE MÉDICAL. — Le service religieux du culte catholique sera confié à un Aumônier attaché à la Croisière. — Le service médical sera assuré par un Docteur en Médecine hautement qualifié.

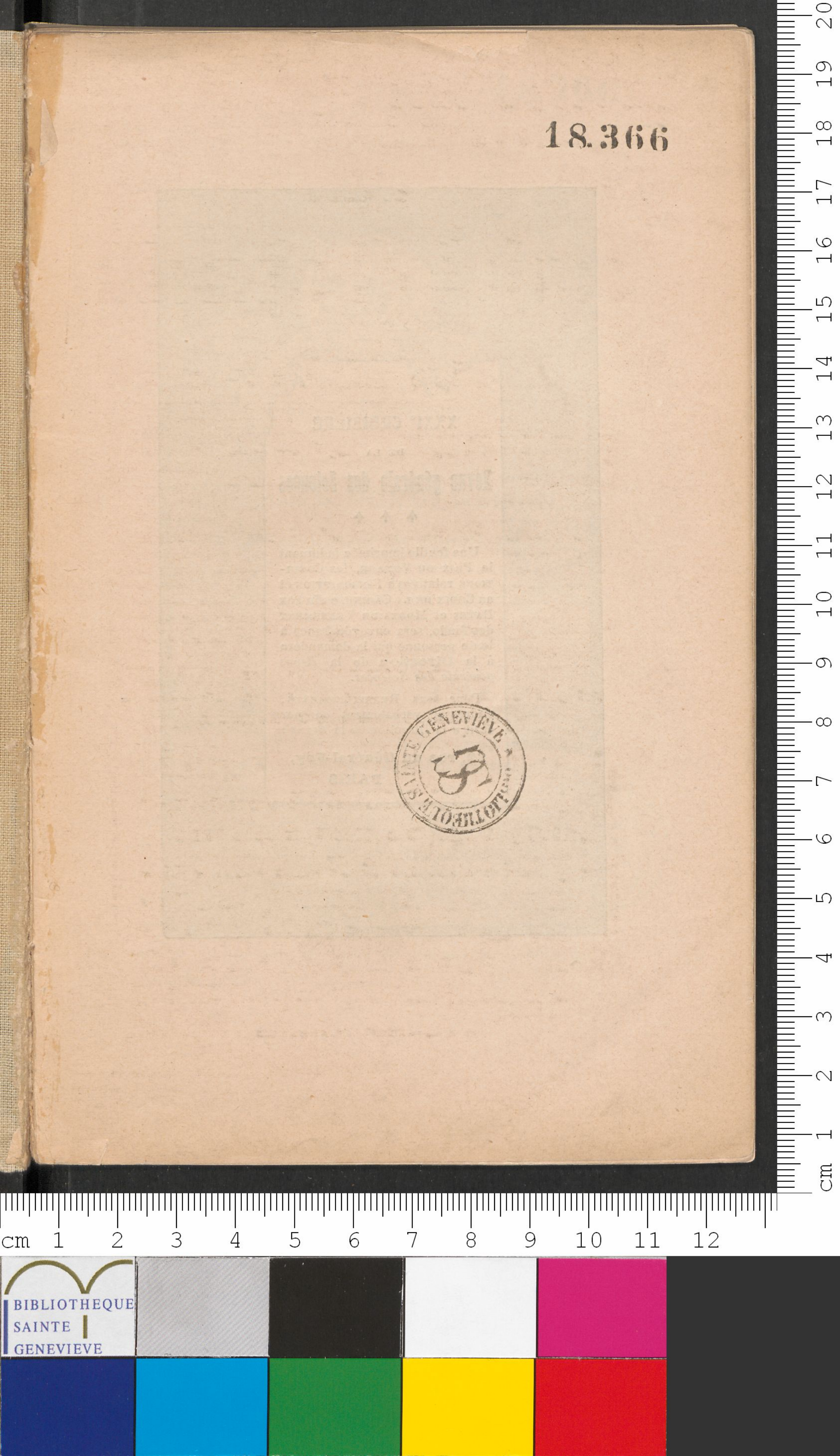
ÉQUIPAGE POUR LA CHASSE AUX RENNES ET AUX PHOQUES, ET MATÉRIEL DE CAMPEMENT. — La *Revue générale des Sciences* emportera de France tout le matériel de campement (tentes chaudes, lits, batterie de cuisine spéciale, fourneaux de campagne, etc.) nécessaire aux chasseresses et chasseurs de rennes et à leurs serviteurs.

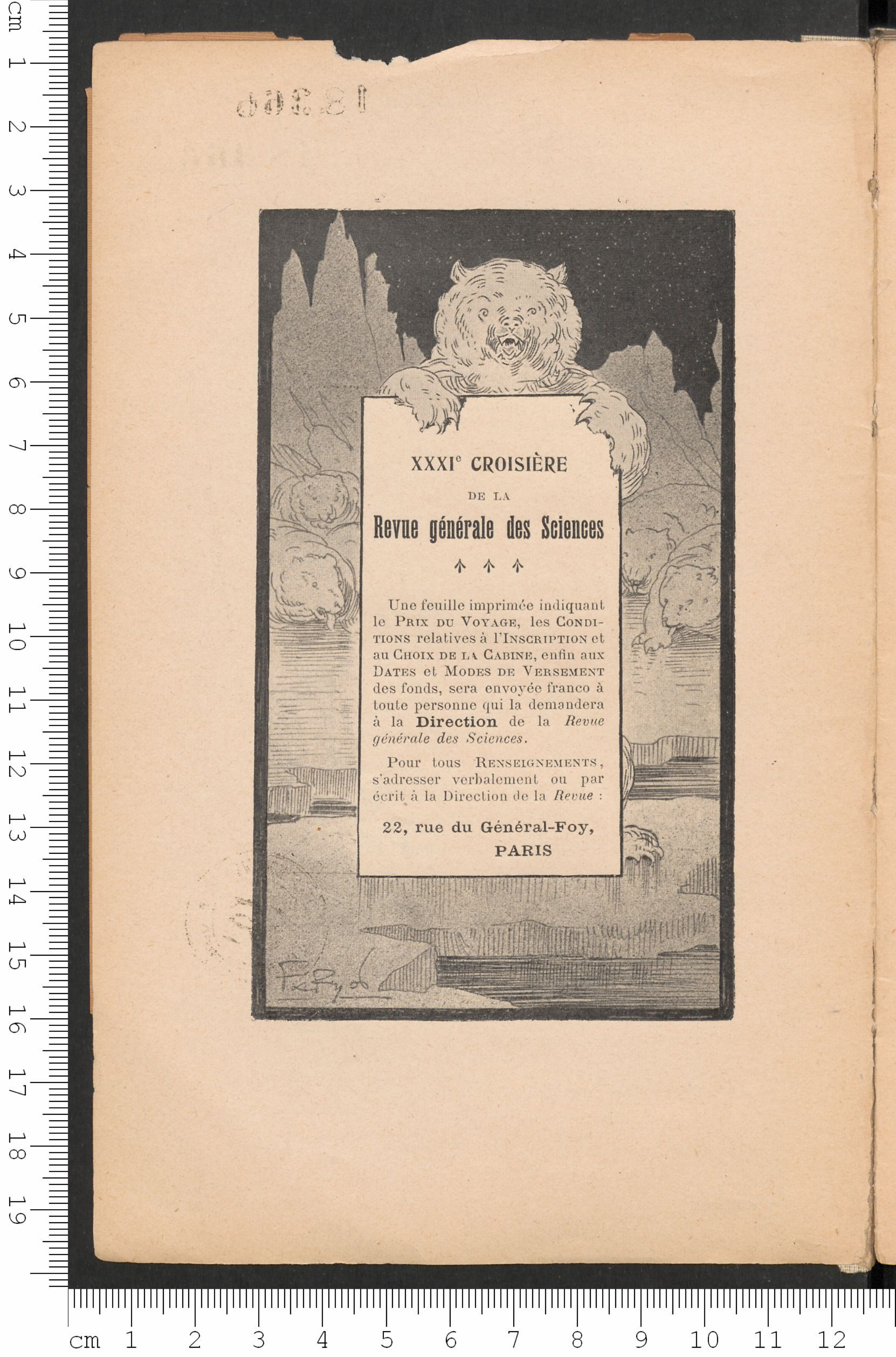
Pour eux également, elle embarquera, à Tromsö, des guides, des porteurs et des chevaux indigènes qui, dans le Spitzberg Central, transporteront le matériel de campement. — Elle prendra, en outre, des harponneurs pour la chasse aux phoques.

ÉQUIPAGE BALEINIER ET ARTILLERIE BALEINIÈRE. — Pour la chasse à la baleine, qui nécessite des engins spéciaux (canons, harpons, etc.), l'équipage spécial comprendra une cinquantaine de professionnels.

ÉQUIPEMENT DES TOURISTES. — MM. les Touristes devront se munir de fortes chaussures, de vêtements de demi-saison, de vêtements d'hiver; un bon manteau sera utile pour le bord, et les fourrures pourront être de mise, sinon au Spitzberg que réchauffe le *Gulf-Stream*, du moins dans les parages du Cap Nord. En temps opportun, la *Revue générale des Sciences* donnera, imprimées, les instructions nécessaires aux Chasseurs, quant aux vêtements, chaussures, armes, couvertures, etc., à emporter.

(Voir la 3e page de la couvert


BIBLIOTHÈQUE SAINTE GENEVIÈVE


XXXIe CROISIÈRE
DE LA
Revue générale des Sciences
Une feuille imprimée indiquant le PRIX DU VOYAGE, les CONDITIONS relatives à l'INSCRIPTION et au CHOIX DE LA CABINE, enfin aux DATES et MODES DE VERSEMENT des fonds, sera envoyée franco à toute personne qui la demandera à la Direction de la Revue générale des Sciences.
Pour tous RENSEIGNEMENTS, s'adresser verbalement ou par écrit à la Direction de la Revue :
22, rue du Général-Foy,
PARIS

Direction scientifique

DE LA CROISIÈRE

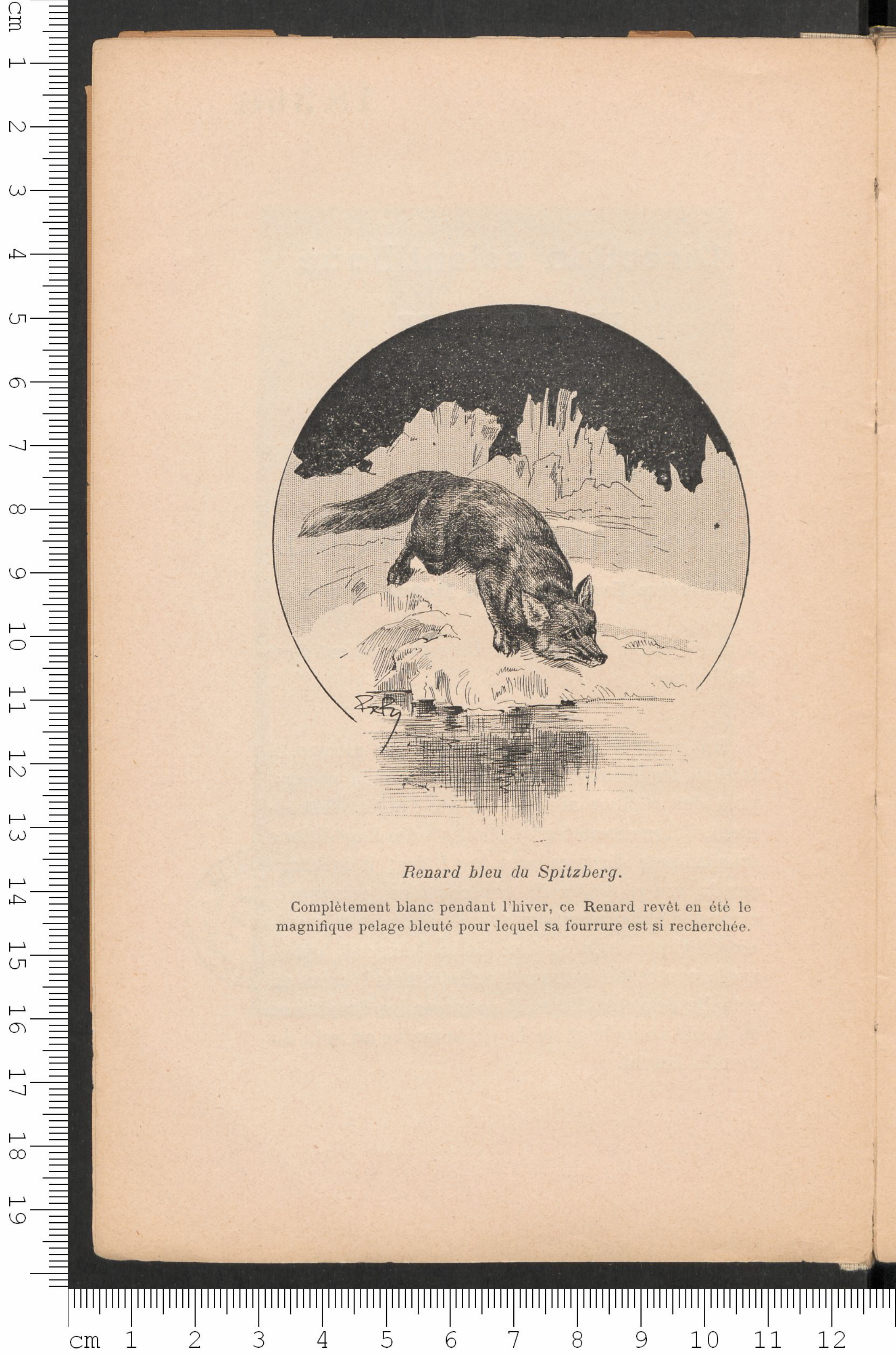
La *Revue générale des Sciences* a le plaisir d'annoncer que :

Le PROFESSEUR NORDENSKJOLD

l'illustre Explorateur du Monde polaire

a bien voulu assumer la *Direction scientifique* du Voyage.

En cours de route et sur les lieux mêmes, il initiera les Touristes aux travaux dont la géographie des régions arctiques a été l'objet. Notamment, il fera connaître les résultats des Expéditions scientifiques dirigées vers les Pôles; il insistera sur la *vie physique* de ces contrées, principaux centres d'élaboration des grands phénomènes météorologiques à la surface de la Terre; et, après avoir montré leur puissante activité dans l'évolution actuelle de notre Globe, il précisera les conditions de la vie animale et de la vie humaine au sein du monde boréal.



Renard bleu du Spitzberg.

Complètement blanc pendant l'hiver, ce Renard revêt en été le magnifique pelage bleuté pour lequel sa fourrure est si recherchée.

BUT

ET ORGANISATION GÉNÉRALE

DE LA CROISIÈRE

Nous transporter tout à coup dans un nouvel Univers ; oublier pendant près d'un mois nos petits horizons, nos nuits noires, nos campagnes et nos bois; passer brusquement de la terre habitée dans les majestueuses solitudes d'un astre éteint; ne plus voir, sous la fascinante giration d'un perpétuel soleil, que la mer immense, des champs de neige et des montagnes de glace; au sein de cette grandiose Nature, engourdie dans les solennelles magnificences de la lumière, rénover notre vision du monde; — c'est à cette fête de l'esprit que la Revue générale des Sciences *convie pour Juillet prochain la petite élite capable d'en jouir : savants, artistes, lettrés ou intrépides voyageurs en quête d'une nouvelle ambiance.*

Elle les conduira dans les paysages magiques de l'Océan boréal : aux îles Lofoten, en pleine Laponie, dans les détroits du Finmark, au Spitzberg et à la Banquise.



Eider.

La plupart des bateaux qui portent des touristes au Spitzberg se contentent de leur en montrer les abords ; à peine ont-ils touché la côte qu'ils font demi-tour et regagnent le Sud. La *Revue générale des Sciences* se propose, au contraire, de pénétrer suffisamment dans les terres du Nord pour atteindre les véritables merveilles de ces contrées et permettre aux voyageurs d'en savourer la beauté. Ils y découvriront les sites incomparables, les émouvants spectacles que cachent au touriste trop rapidement convoyé des rivages trop sommairement aperçus.

Alors leur apparaîtra, dans toute sa surprenante grandeur, la secrète animation de ces déserts. En ces lointains parages, la vie grouille sous le manteau de la mort. Jusque dans les fjords les plus septentrionaux où la mer demeure congelée plus de neuf mois par an, s'ébat une faune ichthyologique abondante, dont se nourrissent les grands carnassiers : Morses, Otaries et Phoques. Au cœur même du Spitzberg, dans les larges vallées du Westland, la continuité de l'insolation durant la majeure partie de l'été réveille de leur longue torpeur les rhizomes ensevelis sous la neige ; des tiges se dressent et d'éclatantes corolles s'épanouissent au-dessus du blanc linceul de la terre. Par delà les remparts de glace qui forment les côtes de l'île, des troupeaux de Rennes sauvages cherchent leur pâture dans la flore des tourbières, et, quand vient la belle saison, brament à tous les échos l'ardeur subite de leurs brutales amours. Des Lagopèdes, que chasse le Renard bleu, picorent



Fig. 1. — *Dryas arctique.*

Cliché extrait de Ch. Bénard : *La Conquête du Pôle*, 1906. (Librairie Hachette).

dans les frimas, tandis qu'au-dessous des hauts rochers où nichent les grands Oiseaux, de petits Echassiers épient sur les rives l'approche du poisson. Dans les baies abritées où l'alevin se réfugie, foisonnent les Guillemots — le nain, l'ordinaire et le Grylle, — des Macareux, des Cormorans, des Pétrels, le célèbre Eider, l'Oie sauvage, et ces gros Palmipèdes, lourds à terre, mais alertes nageurs et habiles à la plonge, qu'on appelle des Colymbes.

C'est au début de l'été, époque où la morue se retire vers le Nord, que la gent ailée du Spitzberg manifeste avec le plus d'entrain sa joyeuse vitalité. Tour à tour, elle sillonne le ciel, fond sur le poisson qui passe, ou se repose indolemment sur la mer. Parfois, perchée sur quelque iceberg en dérive, elle inspecte l'horizon. Mais les meilleurs voiliers dédaignent ce stratagème et, de leurs propres forces, poursuivent leur proie à longue distance du rivage. Certains même poussent la passion du sport jusqu'à accompagner les agiles petits navires qui chassent au canon les grands amphibies. Le plankton, le capelan, les myriades de Ptéropodes et de Crustacés qui flottent à la surface de l'onde dans les mers polaires attirent, en effet, de la Banquise jusqu'aux confins du Cap Nord, ces colosses du règne animal, véritables cuirassés vivants, qu'on nomme Baleines, Mégaptères et Balénoptères. La pêche de la morue et la capture de ces monstres sont, avec la chasse aux Phoques, à peu près les seules industries que puissent pratiquer, aux alentours de leur ingrate patrie, les rudes habitants des Lofoten et du Finmark.

La *Revue générale des Sciences* a pensé qu'en menant des touristes en Laponie et dans les îles de l'Océan glacial, elle leur devait de les instruire des grandes scènes de la vie animale propres à ces régions, comme aussi des conquêtes qu'y réalise chaque année l'indéfectible énergie des hommes. Elle a, en conséquence, pris les dispositions que voici :

1° Visite des principaux Centres ethnographiques du Nord : Dans les Lofoten et l'Archipel du Finmark, elle s'attachera particulièrement à faire voir, à côté des paysages célèbres, les petits centres de population, d'aspect si pittoresque, auxquels le mode d'existence des habitants — pêcheurs, chasseurs ou éleveurs de rennes — a imprimé une physionomie saisissante, telle que n'en présente aucune autre partie du monde;

2° Chasse à la Baleine : Avec le concours de baleiniers exercés, elle organisera une chasse à la Baleine, chasse dont tous les passagers pourront suivre les dramatiques péripéties, depuis la recherche du Cétacé, dénoncé par les hautes gerbes d'eau de ses évents, jusqu'à l'attaque et, finalement, la capture du monstre.

En rendant tous les touristes témoins de cet émouvant spectacle, elle espère attirer l'attention de nos compatriotes sur ce sport magnifique et vraiment grandiose qu'ont jadis pratiqué nos marins basques et qu'il serait extrêmement désirable de remettre en honneur parmi nous. Tout récemment, le Dr Jean Charcot insistait, avec la haute autorité qui lui appartient, sur l'intérêt qu'auraient nos pêcheurs bretons, si cruellement éprouvés depuis quelques années, à entreprendre la chasse à la Baleine. Cette industrie, très lucrative, comme nous le montrerons sur place, serait pour eux une ressource inappréciable. S'il plaît à des armateurs de Dieppe, de Fécamp, de Concarneau, de Douarnenez et de Nantes, de prendre part à la Croisière, il leur sera facile de se rendre compte des bénéfices assurés à ceux d'entre eux qui voudront organiser la chasse aux grands Cétacés dans l'Océan Glacial.

3° Visite d'une Station d'exploitation de la Baleine : Soit au Spitzberg, soit à l'Ile aux Ours, la *Revue* fera visiter le curieux outillage d'une station d'armement pour la chasse à la Baleine et l'extraction des produits que peuvent fournir les diverses parties de la bête. Cette visite sera d'autant plus intéressante qu'à la demande des pêcheurs de hareng, la Norvège a, depuis un an, cessé de tolérer de telles stations dans ses eaux ;

4° Chasses aux Lagopèdes et aux Renards bleus. Grande chasse aux Rennes sauvages : La *Revue* a pris ses arrangements pour instituer, à l'intérieur de la Terre de l'Ouest, plusieurs chasses aux Lagopèdes et aux Renards bleus, ainsi qu'une grande chasse aux Rennes sauvages. Complètement blancs en hiver, les Renards présentent, au contraire, pendant l'été le magnifique pelage bleuté pour lequel leur fourrure est particulièrement recherchée. Nombreux dans les mêmes vallées, les Rennes y forment des sociétés commandées chacune par un chef. Quelques régions, principalement, les attirent : ils s'y réunissent en troupes si serrées que ces districts ont reçu d'eux leur nom : on les appelle des *Rennland*. Aux grands veneurs qui les voudront courir, la *Revue* fournira les rabatteurs, les guides, les cuisiniers, les serviteurs, les chevaux de portage et le matériel de campement nécessaires ;

5° Chasses aux Eiders, aux Oies sauvages et aux grands Oiseaux de mer : Dans les fjords de l'Archipel du Spitzberg, la *Revue* mènera les passagers jusqu'aux gîtes mêmes des Eiders, jusqu'aux rochers, perdus dans la glace, où les Oies sauvages et les grands Oiseaux du Nord établissent leur résidence d'été ; et les touristes pourront s'y livrer à des hécatombes de gibier à plumes ;

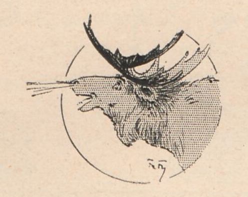
6° Chasse aux Phoques : Dans les glaces du Spitzberg septentrional et à la Banquise, la *Revue* organisera une chasse aux Phoques ;

7° Naturalisation des pièces abattues : A bord d'*Ile-de-France*, elle adjoindra à son personnel et mettra gratuitement à la disposition des passagers un

ou plusieurs préparateurs pour naturaliser les peaux des animaux tués en cours de route.

A la condition de n'être point montées, ces peaux, comme celles qu'on achète brutes en Norvège, qu'elles soient d'Eider, de Renard ordinaire ou bleu, de Renne, de Narval, d'Otarie, d'Ours blanc ou de Phoque, entrent en franchise dans nos ports.

Au moment où les régions polaires excitent, au plus haut degré, l'intérêt des géographes et deviennent, chez les nations savantes, le but d'expéditions obstinément renouvelées, il ne sera, sans doute, pas inutile qu'une Croisière française fasse connaître à toute une pléiade de personnes instruites les conditions spéciales de la navigation en ces contrées. En leur révélant la toute-puissante attirance du monde arctique, elle les initiera aux grands problèmes qu'il pose depuis trois siècles à la curiosité de l'esprit humain et que la science contemporaine est en train de résoudre.



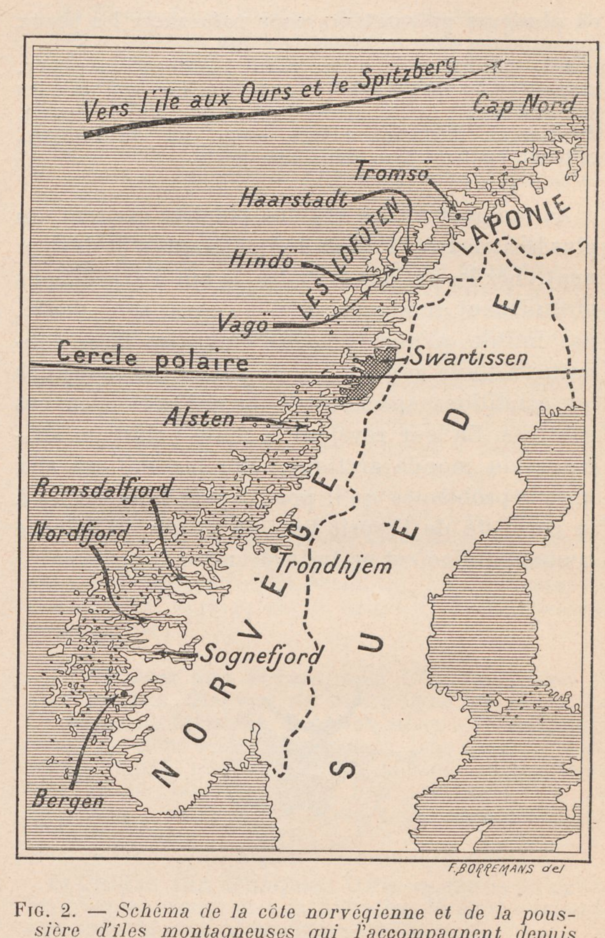


FIG. 2. — *Schéma de la côte norvégienne et de la poussière d'îles montagneuses qui l'accompagnent depuis l'extrémité méridionale jusqu'au Cap Nord.*

ITINÉRAIRE

I. — De Dunkerque a Trondhjem.

Dans l'après-midi du dimanche 8 Juillet, MM. les Passagers seront, dès 3 heures, admis à bord, où ils pourront prendre possession de leurs cabines et, s'ils le désirent, dîner à leurs frais. Ils devront se trouver au bateau, au plus tard, à 8 h. du soir.

Le départ, réglé selon les nécessités de l'éclusage, aura lieu dans la nuit. Dès l'aube, le navire aura perdu de vue les côtes; le soir, il traversera le célèbre *Dogger-Bank*, qu'anime toute une flottille de chalands-pêcheurs. Le lendemain (mardi), deuxième jour de navigation, les Touristes apercevront la rive de Norvège. Bientôt la falaise scandinave leur assurera, entre elle et la poussière d'îles montagneuses qui l'accompagne jusqu'en Laponie (fig. 2), une mer absolument calme. Protégé par ces deux écrans, *Ile-de-France* naviguera dans le pittoresque chenal qu'ils encaissent (fig. 3); et, comme au centre d'un mouvant diorama, les voyageurs verront défiler tour à tour, de chaque côté du bateau, îles et embouchures de fjords, prairies et forêts, chalets rustiques et petits centres de pêche, toute cette variété de sites, tous ces contrastes de

Nature qui sont le charme des excursions dans le Nord.

Le troisième jour, mercredi 11 Juillet, tôt dans la matinée, la Croisière passera (fig. 2) par les

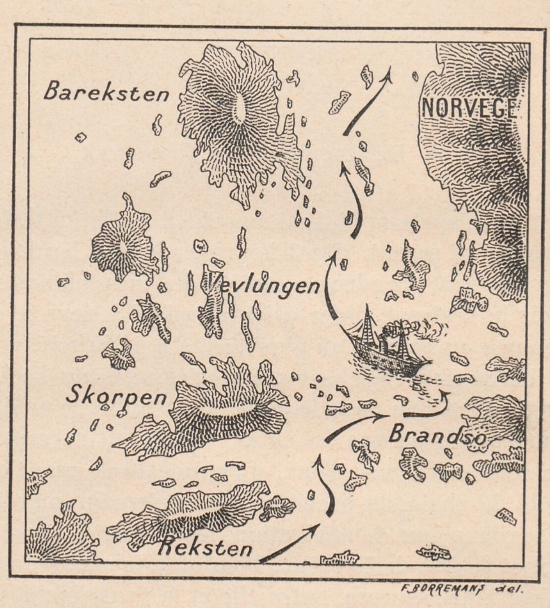


Fig. 3. — *Spécimen du chenal maritime compris entre la rive occidentale de la Norvège et l'écran montagneux de son archipel côtier.*

Portion de la côte de l'Archipel au-dessus du Sognefjord. (Le bateau figuré ici a dû, pour être visible, être représenté à une échelle hors de proportion avec celle de la carte).

Bouches du Sognefjord, flanquées d'audacieux escarpements. Vers 1 h., elle s'engagera assez profondément dans celles du **Nordfjord** et serpentera entre leurs îles (fig. 4), dans un paysage de

suprême beauté. Vers 8 h. enfin, le **Romsdalfjord** ouvrira à l'admiration des Passagers la profonde perspective de ses hauts promontoires jusqu'aux sommets crénelés du Romsdalshorn.

Le lendemain, jeudi 12 Juillet, à 6 h. du matin, *Ile-de-France* entrera dans le **Trondhjemfjord** et, à 8 h., s'arrêtera à **Trondhjem** (fig. 2). Une courte escale en ce grand port permettra de le visiter

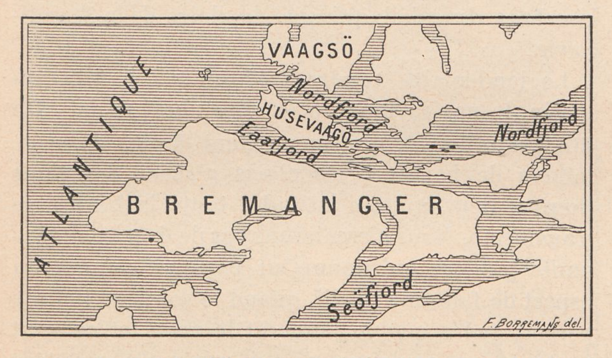


Fig. 4. — *Détroits dans l'embouchure du Nordfjord.*

entièrement; on verra : ses grandes maisons de bois, ses magasins de fourrures et d'objets d'art indigène; sa célèbre cathédrale de pierre, à la fois romane et gothique, le plus beau spécimen de l'architecture médiévale dans le Nord de l'Europe; le Palais royal, le Musée des pêches, les Entrepôts; plus loin, les faubourgs, entourés de prairies, puis d'une épaisse ceinture de forêts. Cette région est, en effet, la plus boisée de la Norvège : Pins, Sapins et Bouleaux y atteignent le maximum de leur développement.

II. — De Trondhjem au Cercle polaire.

Le soir du même jour, *Ile-de-France* jouira de lointaines échappées sur la mer entre les îles; et il en sera ainsi, à plusieurs reprises, ultérieurement : l'horaire des passages du navire a, en effet, été combiné de façon à ménager aux Touristes le plus souvent possible la vue des longs et somptueux couchers de soleil qui sont la gloire de la Scandinavie.

Le lendemain (vendredi 13 Juillet), à 8 h. du matin, le navire longera la côte abrupte de l'**Ile d'Alsten** (fig. 5), que surmontent, à plus de mille mètres de hauteur, les cimes glacées des **Sept Sœurs**. Déjà, à cette latitude, toute la Nature se transforme. Nous n'essaierons pas de décrire l'étonnante lumière qui donne au paysage comme un aspect de fantôme ; l'œil, quand le soleil brille, n'y perçoit guère que le jaune et le vert, et ce sont surtout ces couleurs qu'uniformément reflètent les nuages, les montagnes et la mer. Baignés de lueurs blafardes qui semblent sortir à la fois de l'onde et du ciel, émergent çà et là de hauts sommets. Par places, leurs bases se rapprochent et menacent de barrer la route au bateau ; mais, à mesure qu'il avance, l'obstacle recule ou s'évanouit comme une buée légère, et ce sont d'autres îles, d'autres écueils, d'autres montagnes, d'autres névés qui, indéfiniment, renouvellent devant le voyageur ce tableau angoissant de choses imprécises et fuyantes. Par delà ce féerique décor, qui impose à l'esprit la sensation d'un monde endormi dans le froid et le

silence, l'imagination ne se représente qu'un profond apaisement des éléments, l'acheminement

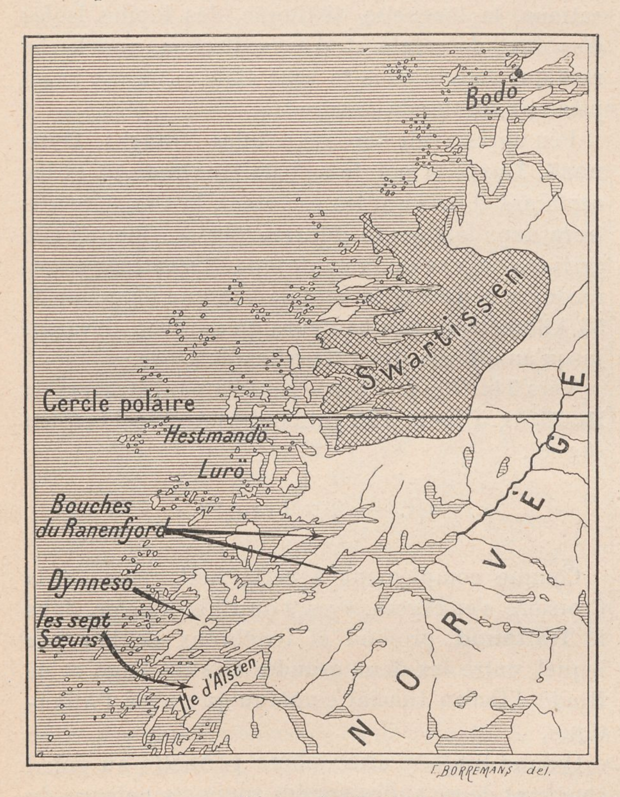


Fig. 5. — *Région du Cercle polaire.*

graduel des forces terrestres vers l'absolu repos.

La pensée s'abîmerait dans cette vision du néant, n'étaient, à de longs intervalles, sur les rochers du large, quelques coins de verdure. De loin en loin,

à côté de misérables cabanes, qui servent de demeures aux pêcheurs et de garages à leurs embarcations, la lorgnette distingue des lopins isolés d'avoine, de seigle et d'orge. Parfois, une herbe rare qui ondule sous le vent étale aussi sur le sol pierreux un timide sourire.

Peu après avoir dépassé ces îles étranges, **Dynnesö**, **Lurö**, la pointe sud de **Hestmandö** et les centaines d'îlots qui les escortent, la Croisière entrera dans le **Cercle polaire** (fig. 5). Bientôt elle arrivera en vue du gigantesque **Swartissen**, qui recouvre la côte continentale sur une longueur de 55 kilomètres. Des hauteurs qu'il revêt, dévalent jusqu'aux fjords des cataractes de glace.

Vers 3 h., *Ile-de-France* passera par le travers de **Bodö** (fig. 5), puis, à 5 h., atteindra l'Archipel Lofoten (fig. 6).

III. — Aux Lofoten.

Comme complément à cette belle journée, la Croisière s'engagera, vers 9 ou 10 h. du soir, dans le **Raftsund**, profond et ténébreux couloir par lequel, entre les deux grandes îles de Vagö et de Hindö, l'Océan Glacial communique avec l'Atlantique.

Qu'une limpide atmosphère permette au soleil couchant de répandre sur les sommets neigeux du fjord ses lueurs mystérieuses, ou qu'un ciel brumeux pèse, comme le marbre noir de la tombe, sur ce chaos de pics amoncelés, la plume se refuse à en décrire la sublime horreur. Dans les secrets replis de ce sol convulsé, dans l'étroit défilé de ces

montagnes jaillies de la mer, semble s'être réfugiée la plus sombre, mais aussi la plus émouvante poésie du monde. Tant de grandeur paraît étrangère à la Terre; elle transporte l'âme humaine au-delà de la vie.

Après avoir navigué dans le Raftsund jusqu'à la

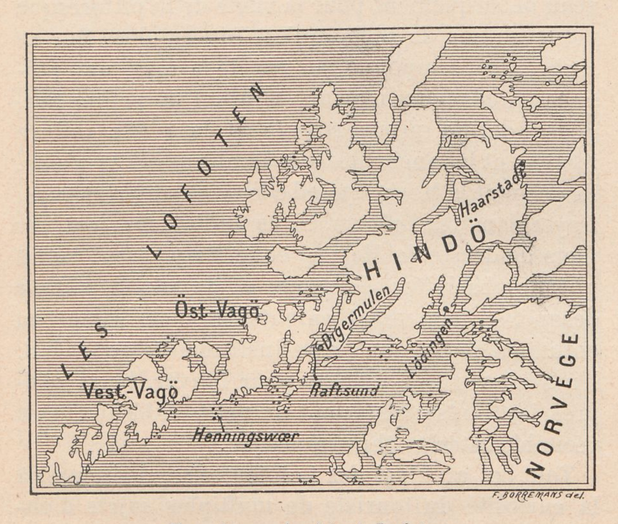


FIG. 6. — *Archipel Lofoten.*

partie la plus resserrée de ce détroit, *Ile de France* virera de bord et, vers minuit, arrivera à **Digermulen,** tout au Sud de Hindö. La *Revue* compte que les Passagers voudront tous, sans aucune exception, rester sur les ponts jusqu'à cette heure tardive, et, quelle que soit leur lassitude après une journée d'épuisante admiration, ne regagner leurs cabines qu'après l'arrêt du bateau. Les plus vaillants tien-

dront, sans doute, à débarquer dès l'ancrage : ils graviront le **Digermulenkollen**, haut de 350 mètres, et, de cet observatoire naturel, contempleront, sous les doux feux de l'aurore, le « **Jardin d'îles** » **du Salten**.

Vers 8 ou 9 h. du matin (samedi 14 Juillet), nouveau débarquement pour la visite de la pittoresque petite station de pêche qu'est Digermulen. Sur ce rocher, se cramponne, au ras de la mer, une poignée d'audacieux marins. Montant de petites barques dont la proue relevée et la svelte voilure rappellent les anciennes embarcations des Wikings, ils pêchent la Morue quand elle vient, au printemps, frayer dans les Lofoten, et, en Juillet, chassent aux filets de dérive le Hareng et le Maquereau. Leurs guérites bariolées de rouge et de blanc, autour desquelles femmes et enfants sèchent, salent ou enfument le poisson, leurs instruments de travail, leurs réserves d'aliments pour l'hiver, leurs maigres jardinets constituent de petits tableaux d'un véritable intérêt ethnographique.

Tout cet archipel des Lofoten offre, d'ailleurs, à la curiosité du touriste de multiples sujets d'observation. Directement réchauffées par un large bras du Gulf-Stream, ses îles se parent, çà et là, d'arbrisseaux au feuillage léger, et, bien qu'à latitude plus élevée, présentent, dans leurs parties basses, un peu plus de végétation que le Nordland et le Salten traversés la veille. Aussi renferment-elles, à côté de sites grandioses, des paysages pleins de grâce et de sérénité. Mais, — indépendamment de leurs beautés propres, de leurs hautes montagnes qu'une brumeuse lumière soulève parfois au-dessus

de l'onde et fait vaciller dans les nuages, — elles méritent toute l'attention du voyageur : certaines donnent asile à ce que l'on pourrait appeler des cités temporaires, sortes de baraquements sur pilotis où chaque année viennent camper pour trois mois plus de vingt mille pêcheurs ; d'autres possèdent de jolies petites villes, qu'il faut aussi connaître. Lödingen et Haarstadt, dans l'île de Hindö, sont — avec Hœnningsvœr, que la Croisière visitera au retour — les plus remarquables de ces petits groupes d'humanité.



Fig. 7. — *Pêcheur de Digermulen.*

Après le bout de matinée consacré à Digermulen, *Ile de France* se dirigera d'abord vers **Lödingen**. Situé au fond d'une anse abritée et boisée, ce petit port est entouré, vers l'Ouest, de fraîches prairies. Des granges à toits plats recouverts de terre gazonnée, d'agrestes chalets ornés de quelques fleurs, des écoles bien tenues, des maisons claires et avenantes lui confèrent un aspect souriant, et, dans l'immobilité du Nord, comme une physionomie d'urbanité. Plus d'un touriste, sans doute, sera surpris d'y rencontrer, au lieu des rustres qu'on se figure parfois être les seuls habitants des hautes lati-

tudes, une population policée, quoique endurcie au rude labeur de la pêche, des hommes qui tous savent lire et des enfants qui ne mendient pas. A cette époque de l'année, petits et grands fêtent le renouveau de la Nature, le divin Soleil récemment ressuscité. Et, sur les routes proprettes qui relient la ville aux hameaux voisins, des bandes de jeunes gens et de jeunes filles goûtent, en de longues et silencieuses promenades, l'infinie douceur de la vie.

Un peu au-dessus de Lödingen, le navire s'arrêtera à **Haarstadt**. C'est là la plus grande cité des Lofoten, le centre où, de tous les points de l'Archipel, les gens viennent s'approvisionner de marchandises importées. Ses magasins, ses boutiques de cotonnades, de quincaillerie et d'horlogerie, ses merceries, ses épiceries mettront sous nos yeux les sortes d'articles — hélas! pour la plupart allemands — consommés dans la région.

Bien qu'en ces parages la pêche soit la grande affaire, la campagne de Haarstadt est assez fertile pour qu'il y ait profit à la cultiver. Les naturels y récoltent des céréales et des pommes de terre; ils y entretiennent des prairies et y pratiquent avec succès l'élevage des bêtes laitières. La fabrication du beurre par les procédés les plus perfectionnés et la pasteurisation du lait y constituent, avec la conservation du poisson, des industries très prospères. Aussi la ville présente-t-elle quelque animation. Pendant l'été, la continuité du jour paraît y faire oublier le besoin de sommeil : le mouvement des affaires y semble à peu près le même à minuit qu'à midi. Comment oserait-on se mettre

au lit, quand le grand dispensateur de vie, le soleil lui-même, ne se couche pas ?

Entrée dans la Zone du Soleil de Minuit.

C'est là un sentiment que les Touristes auront mainte occasion d'éprouver. Jusqu'au 29 Juillet, c'est-à-dire pendant une quinzaine de jours encore, ils ne cesseront, en effet, par ciel découvert, de voir le soleil briller constamment au-dessus d'eux. Lorsqu'à l'approche de minuit il s'abaissera vers la mer, sans toutefois s'y baigner, la réflexion de ses rayons sur les cirrus embrasera l'horizon et bientôt le firmament tout entier.

C'est de ce splendide spectacle que les Passagers commenceront à jouir le soir même de leur départ de Haarstadt. — Le lendemain (dimanche 15 Juillet) à 7 h. du matin, *Ile de France* mouillera devant **Tromsö** (fig. 2, p. 12, et fig. 8, page 26).

IV. — De Tromsö au Cap Nord et a l'Ile aux Ours.

Cette lointaine cité, qui nous apparaît comme perdue dans le désert arctique, offre, en réalité, une importance considérable : c'est le grand port d'armement de la Norvège pour la banquise, le point de départ des expéditions qui vont dans les mers polaires, en particulier au Spitzberg, pêcher le saumon et l'ombre-chevalier, chasser l'eider, l'oie sauvage, le stercoraire et le plongeon, l'ours blanc, le morse, les phoques, le dauphin blanc, les

grands requins apokales, les narvals et les baleines.

Tandis qu'*Ile de France* embarquera à Tromsö le *pilote des glaces*, les *veilleurs*, les *harponneurs*, les *guides* et les *chasseurs au lazzo* (le plus souvent lapons), ainsi que les *chevaux* dont la *Revue générale des Sciences* se servira au Spitzberg, les Passagers visiteront la ville. Dès l'arrivée du bateau, l'animation de la rade, couverte de voiliers, leur aura fait pressentir la remarquable activité de ce gros centre de pêche. Cette activité atteint son maximum en été. En cette saison, la morue, émigrée des Lofoten, se porte sur les côtes du Finmark, au-devant des jeunes Salmonides, encore pélagiques et transparents, qui, par troupes innombrables, viennent chercher dans le calme des détroits un milieu propice à leur prochaine métamorphose. La pêche est alors particulièrement fructueuse. 14.000 marins, montés sur 4.000 embarcations, s'y livrent sans trêve ni repos. Ils capturent jusqu'à 30 millions de morues. C'est principalement à Tromsö que se concentre la récolte. Aussitôt remplie, chaque embarcation revient au port et y dépose son butin. Etalé sur le rivage, le poisson y est immédiatement vidé et décapité. Les têtes sont soigneusement conservées ; on en fera du guano, ou bien, en les broyant, en les pilant après dessiccation, on en obtiendra une farine dont, à défaut de fourrage, on nourrira le bétail pendant près de huit mois par an. Quant au corps même de la morue, on le suspend en plein air à des claies soutenues par un échafaudage de longues perches. Lorsqu'il est sec, les femmes l'empilent en mon-

ceaux sur les galets. Elles dressent ainsi le long de la mer des sortes de tours, hautes de 2 à 3 mètres, qui, rangées en échiquier, simulent de loin des menhirs.

Comme aux Lofoten, la salure et l'embarillage se pratiquent généralement sous des hangars. Mais, à Tromsö, ces constructions atteignent aux proportions de véritables docks, et le voyageur, en abordant au quai, est tout étonné de voir, alignés le long de la côte, d'énormes entrepôts, des files interminables de grands magasins de bois bâtis sur pilotis et desservis chacun par un remarquable outillage mécanique.

L'étendue du port surprend aussi : il occupe, sur une faible épaisseur, tout le front de la ville. La cité proprement dite s'étage sur le flanc, faiblement incliné, d'une petite colline qu'égaient, par places, de maigres bouquets de saules et de bouleaux. Elle se compose de maisons basses, à doubles fenêtres constamment closes et, pour la plupart, décorées de fuchsias entre leurs vitres. Ces sombres demeures, que des rideaux toujours baissés préservent des curiosités du dehors, annoncent une vie grise comme un long hiver, toute de paisible intimité et de monotone recueillement. Cependant, des bureaux pour le commerce maritime, des hôtels bien tenus, des boutiques, — où s'entasse, à côté des peaux de tous les animaux du Nord, la pacotille de Hambourg, — des services municipaux d'éclairage à l'électricité, de télégraphie et de téléphonie, témoignent de relations suivies avec le reste du monde; comme aussi, d'intéressants étalages de librairie, surtout un magnifique Musée

d'Histoire naturelle, nous disent clairement que le souci des affaires n'exclut de Tromsö ni le goût de la science ni les plaisirs de l'esprit.

Pourtant, malgré l'apport de la population flottante qui, en été, s'ajoute aux 6.000 Scandinaves fixés dans la ville, la rue est triste : les rares passants qu'on y rencontre ont tous l'air de dormir

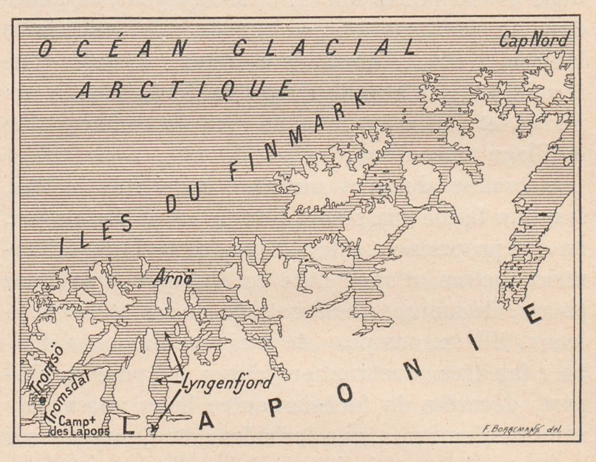


Fig. 8. — *Tromsö, l'Archipel du Finmark et le Cap Nord.*

debout. Seuls, une trentaine de Lapons, venus du Tromsdal et vêtus de peaux de rennes, grimacent agréablement devant les étrangers. Leur laideur nous attendrit, et ils font fortune en demandant l'aumône. Après quoi, ils trouvent mari ou femme dans le pays. Aussi voit-on çà et là, entremêlée aux véritables Norvégiens, grands et de forte stature, une race de petits bonshommes rabougris, à l'œil farceur, qui, d'emblée, conquièrent notre sympa-

thie, pour peu que nous méprisions les charmes périssables d'ici-bas.

Ces bons métis comprennent assez bien l'existence : une aimable oisiveté ne leur pèse guère outre mesure ; mais, précisément parce que le travail régulier les fait fuir, c'est à eux, en fin de compte, qu'échoient les besognes les plus répugnantes. Ils s'en acquittent sans dégoût et, dans l'intervalle, se grisent sans remords.

L'ivrognerie, ce fléau du Nord, — et maintenant d'une grande partie de l'Europe, — diminue très nettement, au contraire, chez les vrais Norvégiens. Même à Tromsö, lieu de passage de tant de loups de mer, elle est en baisse. Au Tivoli, bicoque assez lugubre, qui se donne des airs de cabaret champêtre, c'est à peine si, l'après-midi du dimanche, deux ou trois douzaines de promeneurs se rassemblent autour de quelques bouteilles de bière. Tous les quinze jours pourtant, l'établissement est en fête, du moins en été et par temps clair ; il possède une balançoire, un piano et un accordéon, et la jeunesse — *horresco referens* — s'y donne rendez-vous pour danser. Aussi la petite île de Tromsö passe-t-elle, aux yeux des vertueux villages d'alentour, pour la grande Babylone de la Norvège boréale. Nansen l'appelle agréablement « le petit Paris du Nord ». Quant à nous, gens frivoles du Midi, qui avons grandi sous un ciel plus clément, cette reine du Septentrion nous donnera plutôt l'impression de la mort. Après l'avoir visitée avec intérêt, nous la quitterons sans regret ; et, dans l'après-midi même du jour où nous y aurons abordé, nous entrerons dans le **Lyngenfjord** (fig. 8).

Le navire appuiera sur la rive gauche à l'aller et sur la droite au retour, longeant les hautes montagnes de glace qui bordent le golfe et se mirent dans ses eaux. Quand vient le soir, le soleil, caché par un immense rocher, n'éclaire que d'un jour incertain le fond du fjord. Peu à peu, cependant, en l'absence de nuages, ses lueurs blafardes vacillent sur les glaciers et en précisent davantage les contours; bientôt, des rayons plus ardents scintillent dans leurs cristaux, le ciel s'embrase, et, champs de neige, onde, navire, passagers mêmes, tout flamboie dans la gloire de la lumière, dans l'éblouissante blancheur d'un monde magique. Vers 11 h. le vaisseau sort du fjord, gagne les abords de l'île d'**Arnö**, et, tout à coup, au-dessus des flots, dans la pompe et la magnificence de l'horizon incendié, apparaît le disque radieux du soleil. A un terrifiant paysage de mort succèdent brusquement la couleur et la vie. L'astre glisse et palpite; il enflamme la nue; de longues strates aux tons changeants, mauves, dorés, rosés, vert-pâle, émeraude, lui font une sublime escorte, et, jusque bien après minuit, jusqu'à plus d'une heure du matin, les Touristes ne peuvent s'arracher au spectacle enivrant de l'énorme globe de feu dardant fixement sur eux, comme sur la Nature immobile qui les entoure, son impassible et obsédant regard.

Après un repos bien gagné, les Passagers verront, dans cette même journée (lundi 16 Juillet), le **Cap Nord** (fig. 8 et 9), but ultime de l'ordinaire voyage en Norvège, mais qui, pour des touristes se rendant à la Banquise, n'offre qu'une importance secondaire. Aussi n'y aura-t-il pas lieu d'en

faire l'escalade. Après le Lyngenfjord, ce qu'il faut voir, ce sont les beautés, plus merveilleuses encore, du Westland et d'Amsterdam.

En s'acheminant vers ces régions, on éprouve souvent la surprise d'avoir plus chaud, à partir du 76° de latitude, que sur les côtes du Finmark.

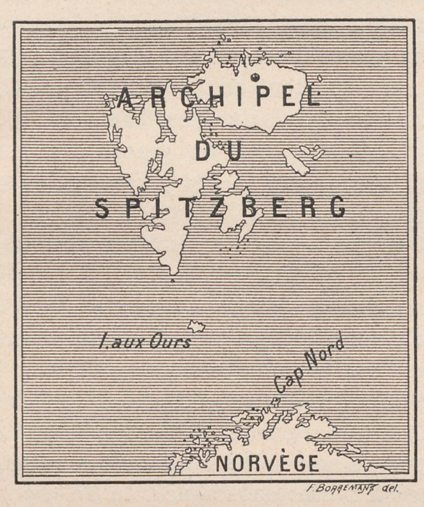


Fig. 9. — *Du Cap Nord à l'Ile aux Ours et au Spitzberg.*

C'est que le Gulf-Stream arrose ces parages plus abondamment. Son influence est si marquée dans les contrées boréales qu'on y emploie le thermomètre à déceler la position des courants. A partir du Cap Nord, nous le consulterons à chaque instant.

Sur la route que nous suivrons de ce point au Spitzberg se trouve l'**Ile aux Ours** (fig. 9), assez

froide parce qu'échappant à l'action du Gulf-Stream, elle subit celle du courant de la mer de Barentz. Nous l'atteindrons rapidement : le mardi 17 Juillet, vers 8 h. du matin, nous apercevrons les **Trois Couronnes** qui la dominent, et, vers 9 h., nous passerons devant l'une de ses plages les plus intéressantes, celle même où a été établie une **Station baleinière**. Mais il se peut que nous ne nous y arrêtions pas, car d'autres stations de même sorte existent au Lookout Cape (Cap Sud) et en certains fjords du West-Land (fig. 10, p. 32), et, les baleines vivant en grands troupeaux qui souvent se déplacent, c'est seulement en cours de route que le point de départ à choisir pour la chasse pourra nous être indiqué par les armateurs.

Quand, dans les parages, soit de l'Ile aux Ours, soit du Spitzberg, on est fixé sur la région où un troupeau évolue, une journée suffit aux bateaux de la Station la plus proche pour le joindre, livrer le combat, poursuivre la bête atteinte par un obus et arriver à s'en rendre maître. Néanmoins, en vue de parer à toute malechance, la *Revue générale des Sciences* a tenu, comme on le verra plus loin, à réserver, dans le programme du Voyage, trois pleines journées pour cette chasse. Les armateurs estiment qu'une pareille latitude de temps suffit largement à assurer la capture d'une ou deux baleines [1].

[1] Nous devons cette indication à un grand armateur du Sandefjord, M. Johan Bryde, propriétaire des navires *Jupiter* et *Falquin*, qui font la *Chasse à la Baleine* au Spitzberg.

V. — Dans le Monde Polaire.

De l'Ile aux Ours au **Spitzberg**, la traversée est de quatorze à quinze heures. Si donc la chasse à la baleine n'a lieu qu'au Spitzberg, la Croisière passera par le travers du Horn-Sound dans la nuit du mardi 17 Juillet au mercredi 18, et, ce même jour (mercredi), entrera dès le matin dans le Bell-Sound.

Elle y jouira d'un climat délicieux. Contrairement, en effet, au préjugé simpliste qui attribue forcément une froide température aux régions boréales pendant l'été, le climat du Spitzberg est alors des plus agréables. Le célèbre géographe Élisée Reclus le classait avec raison « parmi les plus salubres de la Terre », et il ajoutait : « Les divers explorateurs suédois qui ont visité l'île pendant les dernières décades ont unanimement constaté qu'on y respire beaucoup plus librement que dans la Scandinavie méridionale : pendant cette saison, rhumes, catarrhes, toux, affections de poitrine, toutes ces maladies restent inconnues des équipages ; on s'expose à tous les changements de température sans craindre un refroidissement, et les matelots qui prennent un bain forcé peuvent sans imprudence laisser sécher sur leur corps leurs habits mouillés. D'après eux, le Spitzberg devrait être recommandé par les médecins comme un excellent séjour d'été à un grand nombre de malades. Peut-être que, dans un avenir prochain, des hôtels pareils à ceux des sommets alpins seront érigés au bord des criques du Spitzberg, pour l'ac-

commodation de chasseurs et de malades venus d'Angleterre et du continent ».

Les témoignages des plus récents observateurs

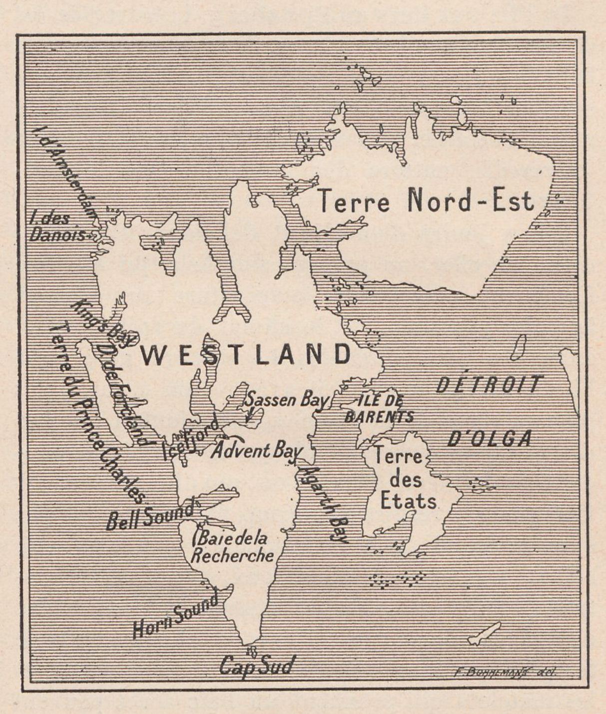


FIG. 10. — *Principales terres de l'Archipel du Spitzberg.*

— géologues, astronomes et météorologistes — déposent dans le même sens. Notre compatriote Charles Rabot, qui a si puissamment contribué à nous faire connaître le Spitzberg central, insiste, dans ses Mémoires, sur la température souvent

élevée qui y règne en été : « Parfois, dit-il, le soleil y flamboie avec un éclat tout méridional ». « Se plaindre de la chaleur en ce pays », remarque-t-il encore, « semble la plus paradoxale des assertions que puisse émettre un voyageur. Cependant, rien de plus exact. Quand le soleil brille, il est parfois cuisant, et, sur les glaciers, il devient brûlant ».

Tel est aussi l'avis d'un autre intrépide explorateur du monde arctique : après avoir passé deux étés au Spitzberg, Sir Martin Conway compare le climat de cette contrée en certaines journées de Juillet « à celui de Londres à la même époque ». En rendant compte de l'une de ses excursions dans le Nord du Westland, il écrit : « Nous suons à grosses gouttes, et nous devons quitter tous les épais vêtements dont nous sommes enveloppés, pour ne conserver qu'une jaquette ». Même sensation encore au cœur de la presqu'île du Roi-Jacques : « Le soleil brille toujours dans un ciel pur, et une douce tiédeur emplit nos tentes. Au milieu de ce désert de glace, cette sensation de chaleur semble un contre-sens de la Nature. Assis sur nos sacs, nous jouissons en paix du spectacle grandiose de cette terre étrange. »

Cette douce température que tous les explorateurs du Spitzberg ont constatée pendant la belle saison n'est pas le seul résultat de l'échauffement, alors continu, de cette contrée par les rayons du soleil : à cette époque, le thermomètre n'y accuse aucune de ces amples et rapides variations que lui imposent régulièrement sous nos latitudes les courtes alternances du jour et de la nuit ; à toute heure, il marque, à très peu de chose près, l

même degré. Son ascension au printemps, comme sa chute en automne, s'opère, pour ainsi dire, d'une façon insensible. Si régulier est ce régime que Nansen n'a pas hésité à écrire : « Je recommande les régions arctiques aux personnes affaiblies ou atteintes d'affections nerveuses ». Frappé, lui aussi, de cette remarquable constance du climat estival, un grand voyageur, M. Jules Leclercq, conclut, comme ses devanciers, à l' « influence bienfaisante » qu'exercent sur l'organisme humain l'atmosphère, absolument pure, et la température, toujours égale, du Spitzberg : « On ne saurait », dit-il, « préconiser une médication plus favorable au système nerveux qu'une croisière dans le Nord. Après le surmenage et les agitations de nos villes, c'est un charme indicible que de goûter pendant quelques semaines, en compagnie d'hommes de science et d'esprit, un repos parfait et une complète quiétude ; d'être exempt de toute fatigue, de toute préoccupation d'hôtel, de repas, de locomotion ; d'être délivré des mille petits soucis de la vie quotidienne, et de n'avoir qu'à se saturer l'esprit des aspects grandioses de la Nature polaire... C'est la meilleure des cures pour l'âme comme pour le corps ».

En même temps que de bonnes conditions sanitaires, les Touristes trouveront, sur toute la côte ouest du Spitzberg où les conduira la *Revue générale des Sciences*, une absolue sécurité. Depuis longtemps, cette côte est régulièrement fréquentée par les baleiniers et les chasseurs de phoques ; elle a été l'objet de relevés hydrographiques méticuleux ; ses fjords ont été explorés par plusieurs

expéditions scientifiques, et il n'est point douteux qu'avec le concours de pilotes spécialisés dans l'étude de ces régions, on ne puisse aujourd'hui, sans s'exposer à aucun risque, accéder jusqu'à la banquise (80e-81e degré selon les années). *Ile-de-France* aura, d'ailleurs, à sa disposition, pour sonder la route devant lui en cas de besoin, un petit vapeur de 35 chevaux filant 12 nœuds et commandé par l'un des officiers du bord.

Tout danger se trouvant ainsi écarté, la *Revue* s'est proposé de faire voir dans l'Archipel du Spitzberg (fig. 10, p. 32; fig. 13, p. 48; fig. 14, p. 50; et fig. 22, p. 67) :

1° Les plus beaux sites du **Bell-Sound** et de la **Baie de la Recherche**, y compris le **Glacier des Renards** et le **Glacier de l'Est**;

2° Tout l'**Icefjord** : l'**Advent-Bay** et la **Sassen-Bay**; la **Côte du Renndal**, la **Temple-Bay**, le **Glacier de Post**, le **Cap Thordsen**, la **Skansen-Bay**, le **Havre de la Bjona;**

3° La **King's Bay**;

4° Dans l'**Ile des Danois**, le **Havre de la Virgo**;

5° **L'Ile d'Amsterdam** et la **Baie de Smeerenbourg.**

Ces merveilleuses contrées doivent leur beauté à un régime météorologique dont il semble utile de dire ici quelques mots. Tout le monde sait que, par suite de l'inclinaison de l'écliptique, les pôles jouissent d'un jour de six mois et subissent une nuit de même durée; aux latitudes voisines du pôle boréal, le soleil demeure, depuis la fin d'Avril jusqu'au milieu d'Août, au-dessus de l'horizon, tandis qu'au contraire, de fin Octobre au milieu de Février,

il reste totalement invisible. Or, pendant ce long et ténébreux hiver, l'air, la terre et l'océan se refroidissent : la mer se congèle, et la vapeur d'eau apportée par le prolongement septentrional du Gulf-Stream se condense en neige sur la glace de mer et les terres émergées. Ce dépôt de neige est principalement abondant sur les hauts plateaux et les hauts sommets, ici, comme partout, plus froids que les vallées ; il y atteint une épaisseur tellement considérable que, par sa pression, il transforme en glace ses couches inférieures. Quand revient le jour, le rayonnement solaire, surtout pendant la période de continuité, réchauffe l'atmosphère ; durant tout l'été, la température se maintient au-dessus de zéro (on l'a vue atteindre jusqu'à + 16 degrés) et la neige fond. Cette fusion se trouve facilitée par la concentration des rayons solaires dans le pigment d'algues microscopiques qui prolifèrent à la surface des névés et leur communiquent, sur de grandes étendues, des teintes vertes ou rougeâtres. C'est ce curieux phénomène de la *neige verte* et de la *neige rouge* qui, fréquent au Spitzberg, contribue le plus, dans l'Extrême-Nord de cet Archipel, à la liquéfaction de la neige pendant l'été. Mais bientôt le soleil disparaît, toute la Nature se refroidit et l'eau formée se convertit en glace. Chaque cycle annuel accumule ainsi un nouvel étage de glace au-dessus des anciens, et, si régulier est ce phénomène, qu'aux places où le glacier se fend, sa stratification permet de lire sur les parois verticales de ses failles le nombre exact de ses années.

On demeure alors stupéfait de sa jeunesse : Com-

ment ce colosse, d'aspect immuable, qui semble vieux comme le monde, et sur la tête duquel chaque année accumule depuis des éternités une nouvelle hauteur de glace, ne s'élève-t-il pas indéfiniment vers le Ciel? L'illustre physicien anglais Tyndall a commencé à nous l'expliquer en découvrant que la glace est plastique et que, *tout en restant glace*, elle peut, sous l'influence de fortes pressions, se mouler sur les rochers, *couler*, pour ainsi dire, à l'état solide. Enfin, les grands explorateurs des régions polaires, les Nordenskjold et les Nansen, ont achevé d'éclaircir le mystère : dans tout le Nord de l'Amérique et de l'Europe, au Groënland, au Spitzberg, à la Terre François-Joseph, ils nous ont montré le glacier en marche vers la côte et vers la mer. La formidable pression que supportent ses couches profondes les chasse continuellement de l'intérieur des îles ou presqu'îles vers la périphérie ; à mesure que ses assises inférieures s'écoulent, celles qui les remplacent subissent le même sort. D'immenses glaciers gagnent ainsi le rivage, la descente de leurs couches profondes se trouvant, en général, en avance sur leurs parties superficielles. Il en résulte que chaque massif glacé présente, dans son ensemble, une forme bombée ; il figure assez bien une calotte de très grand rayon, dont les bords, forcés de se fendre en s'élargissant, iraient plonger vers la mer.

Les fleuves de glace qui en proviennent cheminent, au Spitzberg, entre de hautes montagnes, dont ils burinent les flancs et auxquelles ils enlèvent, par places, des quartiers de roches. Leurs fronts, qui sont verticaux et dont la hauteur dé-

passe souvent 50 mètres, parfois 100, offrent le long de la mer un développement qui, pour certains, atteint jusqu'à 20 kilomètres. A l'approche de ces fantastiques murailles, colossales, azurées, dont les cristaux scintillent sous les feux du ciel, le voyageur est saisi d'éblouissement.

Son étonnement grandira encore lorsqu'il les suivra jusque dans l'Océan, où insensiblement elles s'enfoncent. A mesure qu'elles y pénètrent, leur pied se liquéfie et se délite ; des crevasses s'y produisent, qui bientôt ne laissent plus entre elles que de grêles piliers pour soutenir la haute falaise surplombante ; puis, ces piliers eux-mêmes, devenus de trop maigres appuis, cèdent à la charge qui les écrase, et l'immense glacier tombe à la mer. Il y formera une île flottante, dont le niveau ne dépassera que faiblement celui de l'eau.

D'autres glaces errantes résultent aussi de la dislocation des banquises qui se développent pendant l'hiver le long des côtes et spécialement dans les fjords. La densité de l'eau salée augmentant avec sa réfrigération, ce sont souvent les couches profondes de l'Océan qui gèlent les premières ; on sait qu'en l'absence d'agitation, elles peuvent demeurer liquides à une température inférieure à leur point de solidification normal ; dans ces conditions, le moindre choc suffit à en déterminer subitement la congélation. On en a eu des exemples jusque dans la Baltique où, du simple fait de leur passage, des barques ont soudainement provoqué au-dessous d'elles la formation de glaçons qui sont venus les emprisonner. L'accroissement du froid entraîne ensuite la « prise » totale de la mer. Née

ainsi en profondeur, souvent même sur le lit de l'Océan, la glace côtière enrobe dans sa masse toute une cargaison de pierres et de graviers provenant à la fois du sol sous-marin dont elle a abrasé les reliefs et des falaises dont elle a déterminé l'éboulement. A égalité de volume, ses inclusions minérales sont, en général, beaucoup plus importantes que celles des glaciers descendus des chaînes montagneuses; et, quant à l'étendue des îles qu'elle constitue, la superficie des plus grandes est presque toujours supérieure à celle des glàces libres issues des névés : comprenant fréquemment quelques hectares, il arrive qu'elle dépasse plusieurs kilomètres carrés.

Mais, glace d'eau douce ou d'eau de mer, tandis que les courants emporteront au loin la gigantesque épave, l'onde, plus chaude, en rongera les surfaces immergées; des rochers, d'énormes blocs de gneiss, de granit ou de schiste, ravis à leur terre d'origine, se détacheront et couleront à pic; et, tout à coup, basculant autour de son centre de gravité subitement déplacé, le radeau ambulant se métamorphosera en *iceberg;* plus des quatre cinquièmes de sa masse demeureront plongés dans la mer pour supporter le poids de la partie brusquement émergée. On jugera des colossales proportions de ces glaciers renversés (fig. 11, p. 40) en considérant que leur hauteur au-dessus de la mer atteint parfois 150 mètres.

Pendant l'été, ces étranges forteresses, ces palais de lumière, ces vaisseaux-fantômes aux proues de cristal, aux ailes aiguës, traversent du Nord-Est au Sud-Ouest l'Océan Boréal. Leurs paisibles

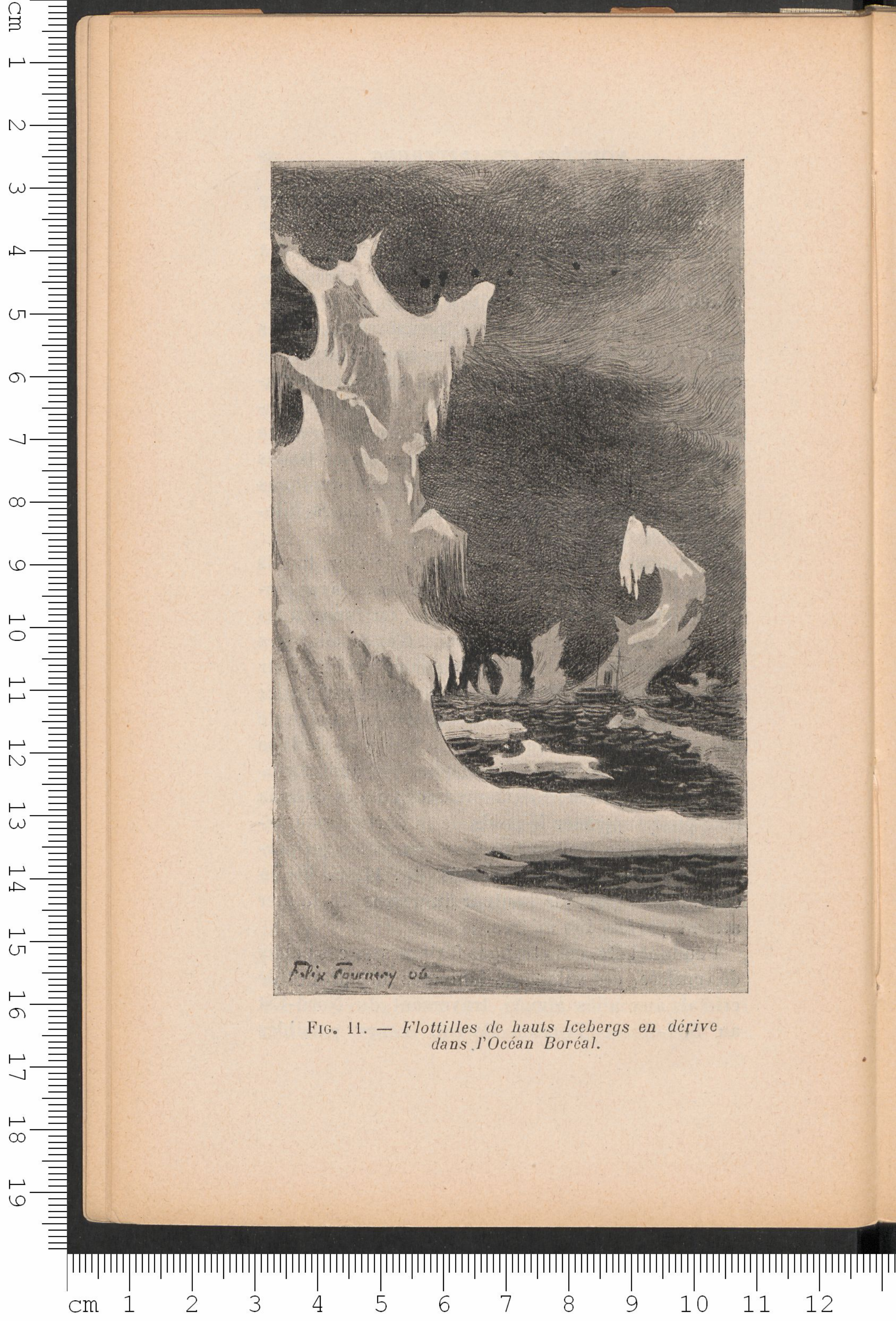


Fig. 11. — *Flottilles de hauts Icebergs en dérive dans l'Océan Boréal.*

escadres découpent sur le ciel des silhouettes de rêve. De blanches voilures, des tours diaphanes, d'immenses panneaux d'azur solidifié, des formes hallucinantes aux bras tendus, où l'imagination du voyageur cherche malgré lui les géants de l'Olympe scandinave, glissent en file sur la mer. Mais ces flottilles ne sont point là pour la joie des yeux. Dans l'économie générale de la Terre, elles jouent un rôle considérable. Du Spitzberg, qui, par mesure d'équilibre, les a expulsées de son domaine, elles vont en exilées porter à Jean Mayen, à Terre-Neuve, au Groënland, des débris de la patrie perdue : tous ces fragments du sol natal, conglomérats de schistes primitifs, magmas de pierres et de roches, lits stratifiés, que leurs glaces ont retenus jusqu'au port d'arrivée ou à l'échouage. Une grande partie de la côte orientale du Groënland est formée de cet apport. Le grand Banc de Terre-Neuve, qui couvre 125.000 kilomètres carrés à 2.400 mètres au-dessus du fond sous-atlantique, est, dans son ensemble, un enfant du Spitzberg : l'incommensurable amas des matériaux qui le constituent provient tout entier du grand Archipel du Nord et de sa banquise.

Ainsi, malgré les apparences, le Spitzberg se révèle à l'homme de science comme le grand colonisateur du monde polaire, l'ouvrier par excellence de la constante transformation de notre planète dans les régions boréales. C'est pour assister à cette colossale élaboration cosmique que nous l'explorerons jusqu'à l'Extrême-Nord, en ayant soin de ne pas nous en tenir à ses côtes, mais de pénétrer dans le fond même de ses fjords et à l'intérieur de

ses terres. Quand on se borne, comme font les croisières ordinaires, à accéder à sa côte méridionale pour s'en retourner immédiatement vers le Sud, on n'entrevoit que l'un de ses aspects, — et de beaucoup le moins impressionnant, — et l'on ne prend aucune connaissance de son *œuvre*. Voulant, au contraire, saisir cette œuvre, pour ainsi dire, sur le fait, nous irons en observer successivement tous les stades.

Nous ne saurions entrer ici dans la description détaillée de chacune des régions que nous visiterons dans ce but. Quelle que soit la baie qu'on se propose d'explorer, on n'est, d'ailleurs, jamais sûr de pouvoir en suivre, sans discontinuité, tous les contours. La distribution des glaces y varie, en effet, non seulement d'une année à l'autre, mais même, selon la direction du vent, d'un jour à l'autre, et l'on ne saurait prévoir, du moins *d'une façon certaine*, quelle partie demeurera gelée ou vers quel point précis les glaces seront charriées. Tel petit golfe, tel détroit, accessibles en Juillet 1905, peuvent se trouver bloqués en Juillet 1906; et, inversement, il se peut que des côtes dont on n'a pu approcher depuis quelques années, et que nous excluons actuellement de notre programme, se montrent abordables en 1906. Le plus souvent, l'obstruction, soit d'une indentation de la côte, soit d'une digitation dans un fjord, correspond à la libération d'une anse ou d'une digitation symétrique, ce qui ménage au navire la possibilité d'équivalentes substitutions. Mais, d'autres éventualités aussi peuvent se produire qu'il serait imprudent de ne pas prévoir. Il est bien évident qu'un voyage

au Spitzberg ne saurait s'effectuer avec la même régularité que la traversée de la Rance entre Saint-Malo et Dinard; et il doit être entendu que toute personne qui s'inscrit à la Croisière accepte par avance l'aléa des modifications de programme qu'imposeraient les circonstances locales.

C'est sous le bénéfice de ces réserves, — soigneusement formulées, d'ailleurs, par tous les bateaux allant au Spitzberg, — que nous pouvons présenter, avec indication d'horaire, le schéma de notre itinéraire dans cet archipel.

VI. — Dans le Bell-Sound et l'Embouchure de l'Icefjord.

Entrés, le mercredi 18 Juillet, vers 5 ou 6 h. du matin dans le Bell-Sound (fig. 8, p. 32), nous arriverons deux heures plus tard dans l'une de ses anses, la **Baie de la Recherche**, ouverte entre le **Glacier de l'Est** et le **Glacier de la pointe des Renards** (fig. 13, p. 48).

La journée sera consacrée à des ascensions sur les fronts de ces larges courants de glace, à la visite de leurs principales crevasses et à d'intéressantes promenades dans le chaos de leurs dislocations. Ces pérégrinations nous permettront de constater un phénomène géologique de première importance : les grandes oscillations qui se produisent dans la marche des glaciers, alternances de recul et de progrès ordinairement peu sensibles, mais qu'une ampleur exceptionnelle rend ici manifestes à tous les yeux.


Renards bleus.

Tous les Touristes voudront gravir les pentes du **Mont de l'Observatoire**, contigu au Glacier de l'Est et où se voit encore l'édicule de la Mission russe. C'est là qu'ont été faites les précieuses observations magnétiques de 1838.

Celles de 1892 ont été effectuées sur le flanc d'une colline située un peu plus à l'Ouest et adossée au Glacier des Renards. De ce point se découvrent les passes à suivre pour accéder aux parties de la vallée où la **Chasse aux Renards bleus** peut se faire avec le plus de succès. Ces animaux sont très communs dans la région. Ils y sont attirés par les Lagopèdes, Gallinacés sédentaires qu'on chasse au petit plomb comme chez nous les perdrix, et, en été, par les grands Oiseaux de mer migrateurs qui viennent alors nicher dans les falaises de la côte. Le naturaliste Ch. Martins, qui les a beaucoup observés, nous apprend que, grâce à ce supplément de nourriture pendant la belle saison, ils deviennent alors très gras. « Ils creusent », nous dit-il, « de profonds terriers à plusieurs ouvertures et garnissent de mousse la chambre qu'ils habitent. » Aussi peut-on les chasser de la même façon que dans nos pays le renard ordinaire : on obture plusieurs bouches d'une même demeure et l'on détermine, à l'intérieur de l'une d'elles, l'explosion d'une fusée dégageant

de l'acide sulfureux. Les habitants sont forcés de

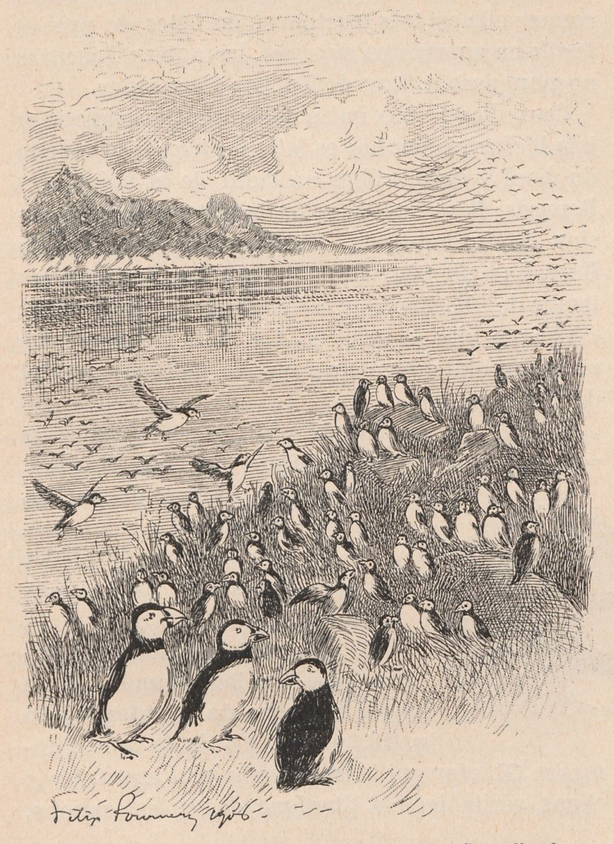


FIG. 12. — *Perroquets de mer le long d'un fjord, au Spitzberg.*

déguerpir, et les chasseurs, qui les attendent à la sortie, les tuent, pour ainsi dire, sur le pas de

leurs portes. Non seulement tous les amateurs de vénerie prendront plaisir à cette chasse; mais, comme elle est très fructueuse en bêtes de prix et fertile en amusantes suprises, les autres Touristes ne manqueront, sans doute, pas d'y assister.

Ceux d'entre eux qui s'intéressent spécialement à la Biologie pourront se faire porter par la vedette du bord à deux milles au Nord de la Pointe des Renards; là se trouve, selon la pittoresque expression de Nordenskjold, l'**Herbier fossile** du Cap Heer. La belle végétation du Spitzberg aux derniers temps de l'Éocène y est admirablement conservée : « Chaque bloc », écrit M. Ch. Rabot, « renferme une empreinte végétale dans un merveilleux état de conservation. »

Vers la fin de l'après-midi, *Ile-de-France* se rendra à l'entrée de la **Baie de Van Keulen**, puis à l'**Ile aux Eiders**, devant laquelle il stoppera pour ménager aux touristes le plaisir d'une **Chasse** à ces précieux oiseaux.

Oies Bernarches.

Se dirigeant ensuite vers l'embouchure du Bell-Sound [1], il ira longer la **Terre de Nordenskjold** (fig. 13, p. 48). Vu de la mer, l'immense **Glacier** qui la recouvre saisit l'esprit par le chaos, véritablement titanique, de ses dislocations.

[1] Près de la *Baie de la Recherche*, se trouvent deux grandes **Stations de Chasse à la Baleine**. Nous nous y arrêterons si les baleiniers préfèrent livrer le combat en ces parages plutôt que dans l'*Icefjord*, où le présent horaire (Voyez page 63) prévoit 3 jours pour ce sport.

Tout son front n'est, nous dit Conway, « qu'un hérissement de séracs, découpé de crevasses, creusé, à la base, de grottes et de cavernes, à travers lesquelles la mer sape l'instable édifice ».

Vers 10 ou 11 h., le vapeur fera son entrée dans l'**Icefjord**. C'est à ce moment de la soirée qu'il convient de s'y engager pour contempler les effets de lumière sur les hautes falaises de la côte méridionale. Le navire passera devant les **Névés de Green Harbour** (fig. 13, page 48), et bientôt recevra par bâbord les rayons directs du soleil de minuit. Peu après, il ira mouiller dans l'**Advent-Bay**, golfe au fond duquel se dresse, maintenant désert, l'*Hôtel des Touristes*.

Le lendemain (jeudi 19 Juillet), plusieurs sports solliciteront l'activité des voyageurs. Ce sera, sur le rivage même : la **Chasse aux Eiders**, la **Chasse aux Oies sauvages**, laquelle se pratique au rabat; puis, tout au fond du golfe, l'exploration de la vallée qui y aboutit. Barrées de longues strates noires, les roches encaissantes annoncent la proximité de la houille, dont on trouve, en effet, à une petite distance du rivage, un gisement considérable. Dans cette « **Mine de Charbon** », qui pourrait servir au ravitaillement des navires en détresse, on rencontre en quantité les empreintes des grands végétaux qui l'ont formée, alors que la glace était chose inconnue au Spitzberg et que les grands Batraciens, les Reptiles gigantesques dont on a retrouvé les ossements s'ébattaient dans les lagunes et sous les frais ombrages des forêts polaires.

Toute cette vallée, inférieure de 200 mètres au

niveau de la glace, est marécageuse. Elle nourrit

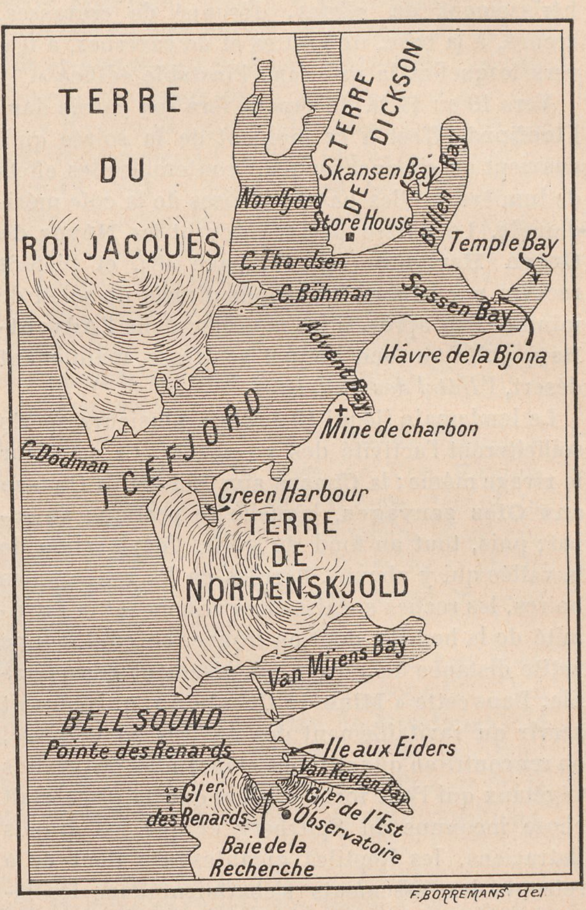


Fig. 13. — *Bell-Sound, Icefjord et Spitzberg Central.*

des multitudes de Lagopèdes ou **Tétras du Nord**,

que dévorent des bandes de **Renards bleus**. Il y aura donc encore là occasion d'une chasse à ces animaux. Les touristes auront chance aussi d'y rencontrer des troupeaux de rennes et toute facilité de les tirer : mais c'est cependant en une autre région, plus giboyeuse encore, que la *Revue* organisera d'une façon systématique et prolongée une chasse en règle à ces grands Cervidés.

Au lieu de nous en tenir, en effet, à cette partie de l'Icefjord et à sa côte méridionale, la seule ordinairement visitée, nous aurons soin, au contraire, de ne sortir de cet énorme golfe qu'après être allés chercher dans la profondeur de ses longues digitations australes, puis, aux environs de son embouchure, sur sa côte septentrionale, des spectacles plus inédits et plus grandioses.

VII. — Au Spitzberg Central.

(***Fjords, Vallées et Montagnes.***)

Le soir venu, notre navire se dirigera vers la **Sassen-Bay** (fig. 13 et 14), découverte en 1896 par deux membres de la Mission suédoise, MM. de Geer et Nathorst. Vers 11 h., il mouillera à l'Est du **Pic Marmier**, devant la côte basse du **Renndal.**

Le lendemain (vendredi 20 Juillet), aura lieu de grand matin, comme premier stade de la **Chasse aux Rennes**, une manœuvre intéressante : la descente des chevaux sur le rivage. Comme ces animaux risqueraient de se casser les jambes à l'atterrissage, si l'on se bornait à les débarquer au palan dans des barques, *Ile-de-France* emportera à leur

intention le matériel d'un apontement, que monteront sur place les charpentiers du bord. A terre, on chargera les bêtes des tentes, lits, couvertures, ustensiles de cuisine et provisions de bouche destinés aux excursionnistes et à leurs serviteurs. Puis, derrière les chevaux et les conducteurs, chas-

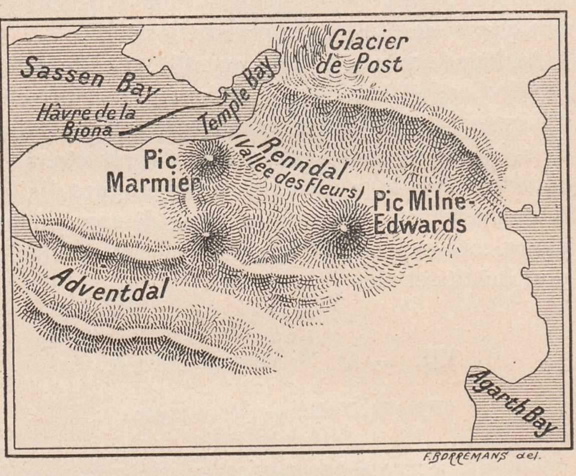


FIG. 14. — *Renndal de la Sassen-Bay et de la Temple-Bay.*

seresses et chasseurs se mettront en marche, avec les guides, les rabatteurs norvégiens et les Lapons ou lanceurs de lazzos pris à Tromsö.

Se dirigeant vers l'intérieur du Spitzberg, la caravane s'engagera d'abord dans une vallée large de neuf à dix kilomètres, puis dans des vallons tributaires.

Considérée dans son ensemble, cette région représente une vaste dépression bordée de montagnes.

« Au milieu des énormes glaciers qui couvrent la majeure partie » du Westland, cette **Vallée des Fleurs** forme, nous dit M. Charles Rabot, comme une sorte d' « oasis où s'épanouit la végétation la plus fournie de l'Archipel ». Son sol argileux est, en effet, recouvert d'une tourbière de plantes vivaces et très résistantes au froid, qui se multiplient le plus souvent par marcottage naturel. Ces végétaux plongent, pour la plupart, dans un épais lit de mousse « que viennent humecter », pendant la belle saison, « les torrents et le suintement des terrasses accotées aux montagnes ». Le réchauffement estival développe, le long de ces ruisseaux, des « pelouses magnifiques », et partout s'étend « une nappe continue de plantes florifères et de Graminées » (fig. 1, page 7; fig. 15, page 52; et fig. 18, page 56) entremêlées de saules rabougris et de bouleaux nains, parfois même de grosses touffes de bruyères. Saxifragées, Crucifères, Renonculacées, Caryophyllées et Rosacées y sont en fleurs en Juillet et Août.

Dans ce district privilégié où Sir Martin Conway nous raconte avoir joui « de journées si lumineuses et si limpides qu'on eût pu se croire, au printemps, sur les bords des lacs italiens », on a récolté « 113 espèces végétales sur les 122 qui constituent la flore du Spitzberg ». Les plus fréquentes sont : un *Rumex*, qu'on peut manger en salade; un *Pavot à grandes fleurs jaunes*, dont les pétales dorés offrent un vif éclat; des *Cardamines*,

des *Renoncules*, des *Silènes*, des *Arnicas*, des *Potentilles*; des *Joncs*, des *Carex* et de hautes herbes : des *Poa*, des *Festuca*, des *Glyceria* et des



Fig. 15. — *Cerastium alpinum du Renndal de la Sassen-Bay.*

Cliché extrait de Ch. Bénard : *La Conquête du Pôle*, 1906. (Librairie Hachette).

Trisetum. Cette verdure attire des hautes montagnes, leur refuge forcé pendant l'hiver, « des troupes de rennes ». Ces animaux s'avancent parfois jusqu'au rivage (fig. 16); mais, c'est surtout à

quelques kilomètres dans l'intérieur soit de la vallée principale, soit de ses ramifications qu'on les rencontre en grand nombre. « En une seule journée de chasse », écrit M. Rabot « j'ai pu abattre 13 rennes sur les bords de la Sassen-Bay, et,



FIG. 16. — *Troupes de Rennes sauvages descendant jusqu'au rivage, au Spitzberg.*

faute de munitions, beaucoup d'autres m'échappèrent ». L'équipage d'un *jakt* norvégien — petit bateau de pêche — venait d'abattre « 75 rennes en quinze jours, et, pendant la journée, nous en aperçûmes bien une quarantaine. Ces animaux sont très peu farouches. Dès qu'ils aperçoivent le

chasseur accroupi par terre, formant tache noire au milieu de la plaine, ils marchent sur lui, attirés par la curiosité ».

Les Touristes les tireront à balle. La *Revue générale des Sciences* a pensé les intéresser en essayant de les rendre témoins d'un sport de caractère tout primitif : la **Chasse au lazzo**, telle que les Lapons de Suède et de Norvège la pratiquent encore sur les hauts plateaux de la Scandinavie boréale pour s'emparer des rennes sauvages et les conserver vivants. Muni de longs cordages, qu'il excelle à lancer dans la ramure de la bête poursuivie, le chef lapon l'atteint même en plein galop, et brusquement l'arrête au passage. L'animal trébuche épouvanté. Aussitôt, le chef et ses compagnons se précipitent sur la victime, qui, en dépit de leurs efforts, menace de se dégager; et, tandis qu'elle se relève, retombe, bondit et tombe encore, ils la saisissent de leur mieux par les pieds, par les andouillers, par le milieu du corps, cherchent à lui lier les bois, à l'entourer d'un tel réseau de cordes qu'elle ne puisse se défendre. Mais sa vigueur est extrême comme son agilité, et, si trapus, si exercés que soient les chasseurs, de formidables coups de reins, de tête ou de sabot, qui ne sont pas toujours inoffensifs, les envoient rouler à terre comme des ballots inertes. Tout, paraît-il, étant affaire d'habitude, les braves Lapons ne se déconcertent pas pour si peu : quelle que soit la brutalité de la chute, rien au monde ne leur ferait lâcher prise : ils conservent en main le lien au bout duquel se débat leur proie vivante, et le combat recommence, épique, acharné, rarement tragique cependant;

finalement, la victoire reste, — on peut le dire, même quand il s'agit de Lapons, — au roseau pensant.

On ligote alors l'animal avec soin, de façon à ne le blesser en aucune manière; on détache même de son cou, de son ventre, de ses naseaux les liens qui, après avoir le plus contribué à le réduire, ne sont plus utiles et risqueraient de lui faire mal; on veille à ce qu'il respire librement; mais on lui attache les jambes, on assujettit sa tête, et, tranquillement, on le porte à destination.



Fig. 17. — *Lagopèdes au Spitzberg.*

Cette lutte mouvementée constituera, si les troupeaux sont nombreux, un curieux intermède à la chasse au fusil. Elle permettra, en ce cas, de rapporter au bateau, puis en France, des rennes vivants. Ces beaux Cervidés, s'apprivoisant avec une remarquable facilité, seront déjà très sages après quelques jours de bon traitement à bord d'*Ile-de-France*. Bien nourris, ils arriveront gros et gras à Dunkerque. Avant le retour, la Direction de la

Croisière les mettra en vente au profit du personnel de service et les adjugera au plus offrant et dernier enchérisseur.

Quant aux pièces abattues par les touristes, il va sans dire qu'elles demeureront leur propriété.

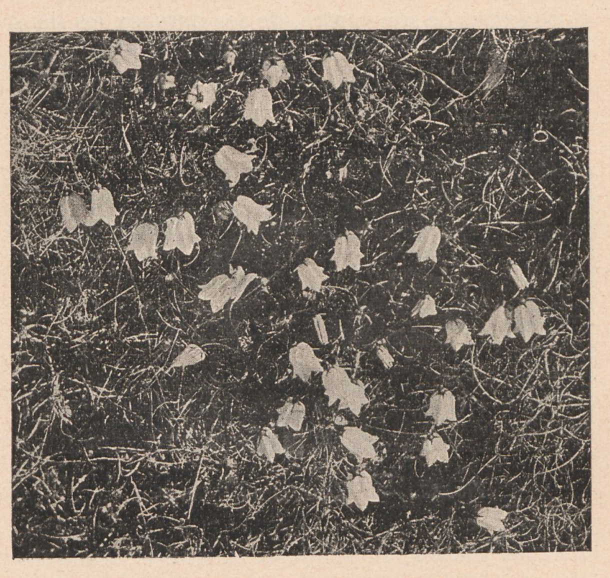


Fig. 18. — *Campanules arctiques.*

Cliché extrait de Ch. Bénard : *La Conquête du Pôle*, 1906. (Librairie Hachette).

Les Rennes ne sont pas le seul gibier de la contrée. On y trouve aussi des **Lagopèdes** (fig. 17, p. 55), et, comme toujours, au voisinage de ces oiseaux, des **Renards bleus**. Les Lagopèdes se laissent facilement approcher ; très souvent même, ils restent blottis sur le sol près du chasseur, et, à la faveur



FIG. 19. — *Exemple de Campement dans une vallée du Spitzberg.*

de leur livrée, échappent à son regard. Quelque attention est donc utile pour les dépister. En général, ils vivent, comme nos perdrix, en « compagnies », dont tous les membres « se lèvent » au même moment. On est presque toujours sûr, tant ils craignent peu l'homme, de les tirer à moins de 3 mètres, et, avec du plomb moyen, d'en abattre plusieurs d'un seul coup. — Les Renards bleus, plus avisés, sont plus difficiles à atteindre. Sans doute, on en tue quelques-uns au passage ; mais, pour arriver à en inscrire un bon nombre au tableau, le mieux est d'aller, comme nous l'avons dit plus haut, les traquer dans leurs terriers.

Quant aux **Ours blancs**, d'ailleurs peu nombreux, il convient de faire justice des fables qui nous les représentent comme redoutables : non seulement ces grands Carnivores ne viennent jamais rôder pendant la nuit autour des tentes des chasseurs, mais, de plus, affirme M. Ch. Rabot, « ils ont appris à leurs dépens les dangers de l'approche de l'homme, et, bien loin de l'attaquer, ils décampent rapidement à son approche ».

Quel que soit, d'ailleurs, le gibier que poursuivront les chasseurs, la *Revue* entend leur accorder bonne mesure. C'est en prévision d'une assez longue tournée en dehors du bateau qu'elle a tenu à leur assurer un matériel de premier choix pour le campement. Les **tentes pour les repas et le sommeil** (fig. 19, p. 57), seront, ainsi que les **lits**, dressées par les soins des guides; indépendamment des **tentes de repos destinées aux dames**, un **abri pour la toilette** leur sera spécialement affecté.

Les **repas** pourront ne comprendre que des mets

froids. Mais il y sera servi des bouillons chauds, et chacun d'eux sera arrosé de café chaud et de cognac.

Ce bien-être relatif du coucher et de la nourriture permettra aux excursionnistes de supporter sans fatigue exagérée la marche que comportera la chasse, et aux plus intrépides de gravir le **Pic Milne-Edwards** (fig. 14, p. 50), d'où se découvre, par temps clair, TOUT LE PANORAMA DU SPITZBERG.

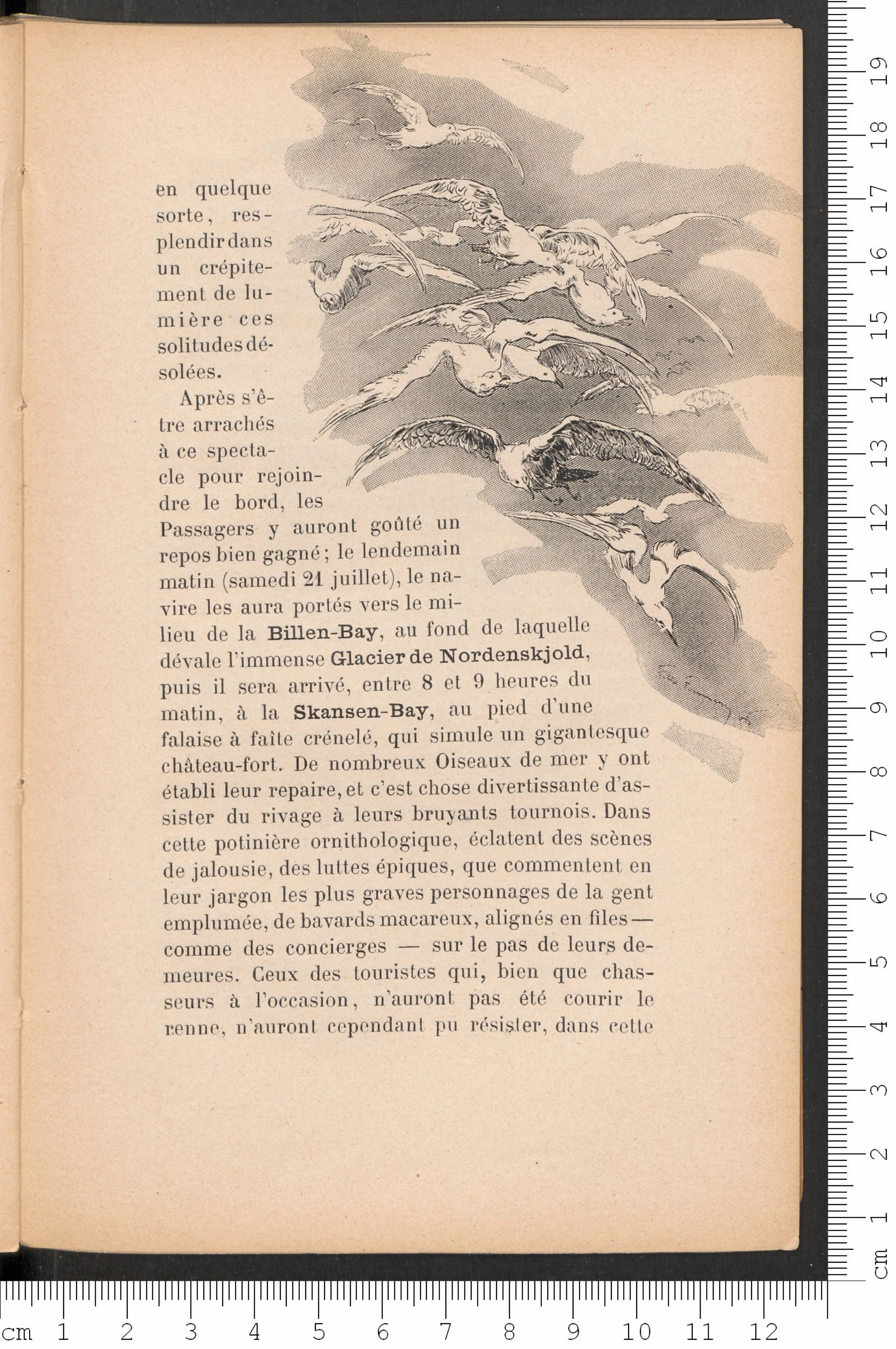
Pendant la durée de cette grande excursion[1], les passagers demeurés à bord n'auront point perdu leur temps : quittant le rivage du Renndal le vendredi 20 à 8 h. du matin, c'est-à-dire peu après le départ des chasseurs, le navire aura été mouiller, une heure plus tard, tout au fond de la **Temple-Bay**, au pied de l'admirable **Glacier de Post** (fig. 14, p. 50). Conway a donné à ce fjord le nom de *Baie du Temple* en raison de la fantastique architecture d'une de ses rives, dont les hautes murailles flanquées de bastions et surmontées de grêles clochetons simulent un édifice gigantesque, une sorte de vieux temple indien aux proportions magnifiées. Afin de laisser aux touristes la possibilité d'escalader le front du glacier, le bateau ne sera parti que vers la fin de la journée pour montrer les côtes voisines, traverser (fig. 13, p. 48) l'embouchure de la **Billen-Bay**, et, enfin, aller mouiller à l'abri du Cap Thordsen. De ce point, les touristes auront pu

[1] Le séjour du navire dans l'Icefjord a été prévu de façon à pouvoir prolonger, en cas de besoin, la durée de cette chasse, les marches et escales ci-après indiquées pouvant être, s'il est nécessaire, reculées d'un jour, comme il sera expliqué à la fin de cet Opuscule (p. 89 et 90).

gagner le ravin escarpé par lequel on monte, à travers la falaise, jusqu'au plateau qui la termine. Au bord de ce ravin se voit le **Store House**, magasin rempli de matériel d'armement, et construit, il y a une trentaine d'années, par une Mission scientifique pour servir d'approvisionnement aux expéditions ultérieures. Plus haut, sur le plateau assez fertile auquel on accède en gravissant les pentes du ravin, se trouve la **Station du Cap Thordsen,** groupe de cinq maisons édifiées par l'Expédition de 1882-1883 : la plus grande était destinée à abriter les membres de la Mission ; des quatre petites, l'une servait d'observatoire, et les autres d'annexes pour les vivres et le matériel de campagne. Un peu plus au Nord, nous disent les *Instructions nautiques*, « se trouve le tombeau collectif des quinze hommes qui, surpris par une arrivée prématurée de la banquise, en septembre 1872, ont hiverné en ce point, et, quoique très bien pourvus, ont succombé au scorbut »[1].

De la *Station*, on jouit d'une vue extrêmement intéressante sur la **Terre de Dickson** (fig. 13, p. 48), couverte de coupoles glacées, et sur les baies voisines. Pendant les heures dites de nuit et principalement aux alentours de minuit, le soleil projette sur ces dômes des lueurs obliques, qui, ondulant sans cesse à leur surface et se rallumant continuellement dans leurs cristaux, font,

[1] Nansen semble avoir établi qu'on peut, pendant les longs hivernages, échapper au scorbut, à la condition d'être constamment pourvu de vivres d'excellente qualité, aseptiquement empaquetés, et surtout de consommer des chairs et de l'huile de baleine et de phoque.



en quelque sorte, resplendir dans un crépitement de lumière ces solitudes désolées.

Après s'être arrachés à ce spectacle pour rejoindre le bord, les Passagers y auront goûté un repos bien gagné ; le lendemain matin (samedi 21 juillet), le navire les aura portés vers le milieu de la **Billen-Bay**, au fond de laquelle dévale l'immense **Glacier de Nordenskjold**, puis il sera arrivé, entre 8 et 9 heures du matin, à la **Skansen-Bay**, au pied d'une falaise à faîte crénelé, qui simule un gigantesque château-fort. De nombreux Oiseaux de mer y ont établi leur repaire, et c'est chose divertissante d'assister du rivage à leurs bruyants tournois. Dans cette potinière ornithologique, éclatent des scènes de jalousie, des luttes épiques, que commentent en leur jargon les plus graves personnages de la gent emplumée, de bavards macareux, alignés en files — comme des concierges — sur le pas de leurs demeures. Ceux des touristes qui, bien que chasseurs à l'occasion, n'auront pas été courir le renne, n'auront cependant pu résister, dans cette

pittoresque baie de Skans, au plaisir d'en éclaircir la population par quelques coups de fusil simplement tirés dans le tas. C'est là, d'ailleurs, un divertissement qui se renouvellera souvent au cours de nos pérégrinations dans les fjords et les détroits du Spitzberg. La **Chasse aux Oiseaux** peut y être faite en tant d'endroits le long des côtes qu'il semble inutile de désigner ici tous les gîtes. Cette chasse se fera à peu près partout lors de nos escales dans le Nord ; parfois, elle aura lieu du bord lui-même pendant la marche ralentie du bateau.

Après s'y être livrés dans la matinée, les Passagers regagneront leur hôtel flottant. Contournant la côte sud de la Billen-Bay, *Ile de France* les conduira au **Havre de la Bjona,** au pied d'un fleuve de glace descendu des hauts Pics de la Pointe Blanche. Bientôt arrivera, au lieu fixé pour le rapatriement à bord, la caravane des chasseresses et chasseurs de rennes. On rembarquera les veneurs et leur butin, les tentes, les chevaux, les guides, les serviteurs, et le navire appareillera pour la descente de l'Icefjord.

Se rapprochant de la côte occidentale, il la suivra du Cap Böhman au Cap Dodman (fig. 13, p. 48). Les larges courants de glace qui, du haut de cette côte, descendent en pente douce jusqu'à la mer, nous donneront alors un avant-goût des scènes grandioses qui nous attendront aux latitudes plus élevées.

Vers minuit nous nous trouverons à l'embouchure du golfe, et rien ne nous y masquera la vue directe du soleil.

C'était là autrefois la région la plus recherchée par les baleiniers ; divers armateurs y ont, depuis quelque temps, établi leurs garages. Il est probable que notre **Chasse aux grands Cétacés** (fig. 21, p. 65), — pour laquelle nous nous sommes assuré le concours d'un équipage comprenant une cinquantaine de professionnels, —

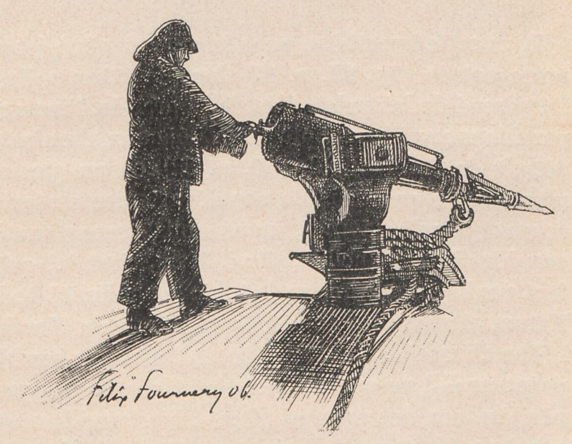


FIG. 20. — *Chasse à la baleine : Du pont du navire, tir au canon.*

s'effectuera en ces parages. Bien que, comme nous l'avons déjà expliqué, nous ne puissions préciser d'avance le lieu du combat, nous allons, pour lui réserver sa place dans le programme de la Croisière, la marquer provisoirement ici et, par conséquent, compter, comme lui étant consacrées, les journées des dimanche 22, lundi 23 et mardi 24 juillet. Arrivés au Cap Dodman un peu avant minuit dans la nuit du samedi 21 au di-

manche 22, nous allons donc énoncer l'horaire de nos trajets ultérieurs comme si nous partions de ce point le mercredi 25 juillet à 1 h. du matin.

VIII. — Dans les glaces du Spitzberg septentrional et de la Banquise

Dans cette hypothèse, nous ferons, ce même jour, notre entrée (fig. 22, p. 67) dans la **King's Bay** (79e degré de latitude). C'est là la grande, l'incomparable merveille du Spitzberg. Déjà aux abords du détroit de Foreland (fig. 10, p. 32), où un glacier plus étendu que trois de nos départements réunis écume jusqu'à la mer, nous nous serons sentis envahis d'un invincible effroi. Mais, c'est ici qu'il faut venir pour se griser de toute la sublimité de la Nature et s'emplir l'âme de la grandeur du Monde.

Par d'insolites aspects, l'Océan lui-même semble préparer l'observateur à des spectacles insoupçonnés. Au loin, des goëlands d'une blancheur de neige parsèment la mer. Mollement posés sur l'onde, tour à tour ils s'élèvent et s'abaissent dans le balancement rythmé des flots. Peu à peu, leurs contours grandissants se précisent, et bientôt les prétendus oiseaux se transforment en gros blocs de glace de 8 à 10, parfois même 15 mètres de hauteur. Rangés en files contiguës le long des côtes, ils encombrent souvent les golfes, et le bateau n'y pénètre qu'en les rejetant sur ses bords. A mesure qu'il avance, l'étrange mosaïque qu'il disperse se recompose derrière lui. Au milieu des prismes, des pyramides, des pics et des aiguilles congelés qui l'entourent,

Fig. 21. — *Chasse à la baleine dans un fjord du Spitzberg*. Sur le rivage gisent deux baleines récemment capturées.

c'est entre les séracs émergés d'un glacier tout nouvellement effondré qu'il paraît glisser vers le fond du fjord.

Les mouvantes images du ciel qui errent dans leurs cristaux entraînent le regard dans l'infinie profondeur du firmament renversé, et il semble que la lumière vienne d'en bas. Au delà de la baie, l'immense champ de glace qu'elle déchire supprime toute perspective et refuse à l'œil tout appui. Dans ce paysage de vertige, où les conditions ordinaires de la perception visuelle font défaut, l'éblouissante blancheur des névés ajoute encore au désarroi du jugement. Vainement l'esprit cherche vers les rives des repères où se retenir : leurs glaces disloquées se mêlent à celles de l'eau et en propagent le mystère.

Par places, pourtant, l'immense nappe neigeuse qui, du centre montagneux de l'île, descend lentement au golfe, rencontre sur les berges de hauts rochers. Buttant contre eux, son front se relève en flots rigides, qui s'accumulent les uns au-dessus des autres, repoussent l'obstacle ou le surmontent. Et il arrive que cette houle solide, qui domine la mer et pleure jusqu'à elle de longues stalactites, suspende, à plus de 60 mètres au-dessus de l'onde, de bizarres et grandioses architectures. Ces extraordinaires édifices comptent parmi les plus intéressantes curiosités du Spitzberg septentrional. Aux abords de la **Baie de la Madeleine**, où nous passerons dans l'après-midi, ils ont maintes fois effaré les navigateurs et troublé l'imagination des pêcheurs de phoques. Le naturaliste Charles Martins a décrit avec un rare bonheur d'expression ces

palais gothiques, ces « immenses cathédrales » de



Fig. 22. — *Spitzberg Septentrional.*

verre où « de longs cylindres de glace à pointe conique descendent » d'une haute voûte hyaline.

Leurs anfractuosités, écrit-il, « semblaient autant de chapelles indépendantes de la nef principale; de larges fentes partageaient les murs; et les intervalles pleins, simulant des arceaux, s'élançaient vers les cintres; des teintes azurées se jouaient sur la glace et se reflétaient dans l'eau... Le soir, nous vîmes du rivage notre cathédrale du matin s'incliner lentement, puis se détacher du glacier, s'abîmer dans les flots, et reparaître émiettée en mille fragments de glace, que la marée descendante entraîna vers la pleine mer ».

Plusieurs fois par jour, ces parages offrent à la curiosité des explorateurs un spectacle plus impressionnant encore. Au moins à chaque marée, nous assisterons à l'effondrement non plus de simples châteaux de glace, mais de glaciers tout entiers. Ce phénomène véritablement effroyable, dont nous avons déjà expliqué le mécanisme, et qui est fréquent sur toute la côte du Spitzberg, atteint, dans le Nord, à la grandeur d'un cataclysme universel. C'est le long des rivages sinueux qu'il se produit avec le plus d'ampleur et de violence. Le glacier, fait remarquer Ch. Martins, « continue alors à progresser en s'appuyant sur les côtés de la baie et en s'avançant au-dessus de l'eau »; à marée basse, « on aperçoit un intervalle entre la glace et la surface » de la mer. Puis, quand, faute de soutien, l'énorme toit congelé annonce par un formidable craquement sa rupture imminente et tombe lourdement dans les flots, une indicible émotion étreint les cœurs : la masse congelée se brise; des « blocs immenses » frappent l'eau avec fracas, s'y enfoncent, « reparaissent en tournant sur eux-

mêmes, oscillent pendant quelques instants, jusqu'à ce qu'ils aient pris leur position d'équilibre... Un bruit comparable à celui du tonnerre accompagne leur chute; la mer, soulevée, s'avance sur le rivage en formant un raz de marée; le golfe se couvre de glaces » qui, « entraînées par le jusant, sortent » de la baie « pour gagner la pleine mer ».

Mais ce ne sont pas uniquement de plates îles de glace qu'emportent de ces régions les grands courants de l'Océan. Les hauts **icebergs** eux-mêmes n'y sont pas rares. Les pilotes du Nord connaissent ces colossales citadelles qui voguent au gré des flots et, dès l'abord, terrifient le touriste. Discernant immédiatement le sens de leur marche, non seulement ils savent les éviter, mais ils réussissent à les tourner en amont, de façon à en approcher sans risque. On se rend compte alors de leur structure.

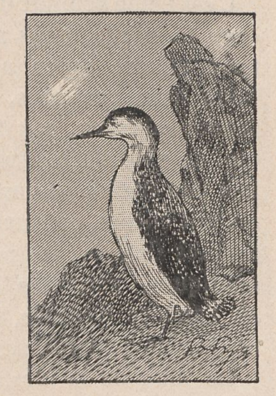


Fig. 23. — *Colymbe.*

« On ne saurait trop recommander », écrit Conway, « la visite de cette région ». Du côté de la terre, elle présente une succession d'aspects « absolument fantastiques » : l'immense **Massif des Alpes polaires**, raviné de « larges courants cristallins », s'y dresse, couronné de crêtes aiguës, de cimes dentelées, de hauts pinacles de glace, de « forêts de pics disposés en chaînes ». « Telle est l'impression laissée par cette étrange contrée qu'à

chaque instant nous faisons appel à notre raison pour nous convaincre de l'exactitude de la sensation éprouvée par nos yeux. A tout moment, nous nous demandons si nous ne sommes pas le jouet d'une illusion, tellement extraordinaire nous semble le paysage. »

C'est l'âme remplie de ces scènes grandioses que, dans la soirée, nous arriverons à cette lointaine terre polaire qu'on appelle l'île d'**Amsterdam.** Nous nous rendrons, dans la célèbre **Baie de Smeerenbourg**, aux **Tombeaux des Hollandais** qui, au XVIIe siècle, avaient essayé de fonder en ce lieu une station *permanente* de pêche à la baleine; on voit encore, entremêlées aux carcasses de gigantesques Cétacés, les ruines des constructions, — boutiques, gargottes et cabarets, — qu'avaient eu l'audace d'édifier, en ce petit coin du monde, ces hardis explorateurs.

Le long de la mer, un prodigieux épanouissement de vie charmera nos regards : les falaises d'Amsterdam et de sa voisine, l'Ile des Danois, sont, en effet, en plusieurs points, habitées par des multitudes d'oiseaux de mer qui, entre 8 et 9 h. du soir, c'est-à-dire avant de se coucher, prennent bruyamment leurs ébats. L'éminent observateur que nous citions tout à l'heure décrit ainsi ces casernes de Palmipèdes qu'on découvre si fréquemment au Spitzberg, le long des côtes, dans les îles et dans les fjords : « Les escarpements de ces rochers, formés d'assises en retraite les unes derrière les autres, semblables aux galeries et aux loges d'une salle de

spectacle, sont couverts de femelles accroupies sur leurs œufs, la tête tournée vers la mer, aussi nombreuses, aussi serrées que les spectateurs dans un

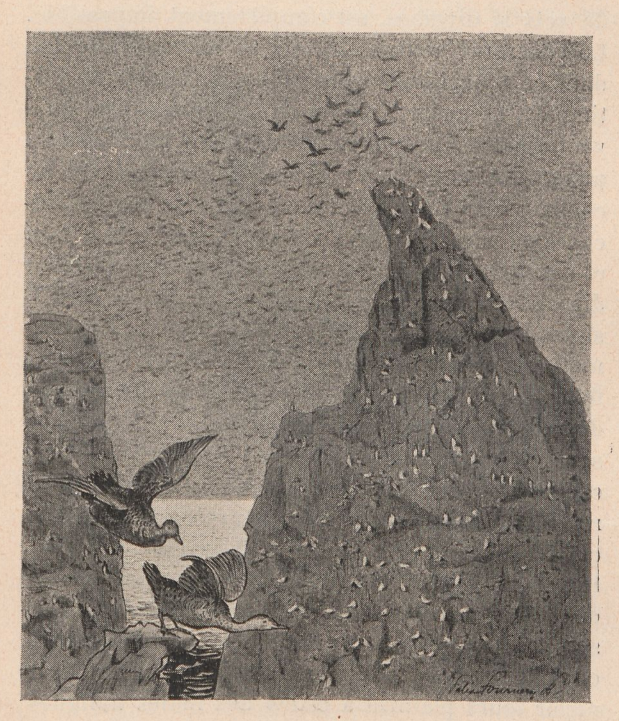


FIG. 24. — *Rochers aux Oiseaux au Spitzberg.*

théâtre le jour d'une première représentation. Devant le rocher, les mâles forment un nuage d'oiseaux s'élevant dans les airs, rasant les flots et plongeant pour pêcher les petits Crustacés qui constituent la principale nourriture des couveuses.

Décrire l'agitation, le tourbillonnement, le bruit, les cris, les croassements, les sifflements de ces milliers d'oiseaux, de taille, de couleur, d'allure, de voix si diverses, est complètement impossible. Le chasseur, étourdi, ahuri, ne sait où faire feu dans ce tourbillon vivant; il est incapable de distinguer, et encore moins de suivre l'oiseau qu'il veut ajuster. De guerre lasse, il tire au milieu du nuage. Le coup part; alors, le scandale est au comble : des nuées d'oiseaux perchés sur les rochers ou nageant sur l'eau s'envolent à leur tour et se mêlent aux autres; une immense clameur discordante s'élève dans les cieux. Loin de se dissiper, le nuage tourbillonne encore plus. Les cormorans, immobiles auparavant sur les rochers à fleur d'eau, s'agitent bruyamment; les hirondelles de mer volent en cercle autour de la tête du chasseur et le frappent de l'aile au visage. Toutes ces espèces si diverses, réunies pacifiquement sur un rocher isolé au milieu des vagues de l'Océan Glacial, semblent reprocher à l'homme de venir troubler jusqu'au bout du monde la grande œuvre de la Nature, celle de la reproduction et de la conservation des espèces animales. Les femelles seules, enchaînées par l'amour maternel, se contentent de mêler leurs plaintes à celles des mâles indignés; elles restent immobiles sur leurs œufs, jusqu'à ce qu'on les enlève de force ou qu'elles tombent frappées sur ce nid qui recélait les espérances et les joies de la famille. »

En même temps qu'à la **Chasse aux Oiseaux**, les passagers pourront, tout autour de l'île d'Amsterdam, se livrer aussi à la **Chasse aux Phoques**.

Ces Carnassiers marins sont surtout représentés en cette région par une espèce de grande taille, le *Phoca barbata*. C'est un bel animal, d'environ 3 mètres de longueur, et dont le poids moyen est de 400 kilogrammes. Le soir, alors que les Oiseaux



FIG. 25. — *Grand Cormoran arctique.*

Cliché extrait de CH. BÉNARD : *La Conquête du Pôle*, 1906. (Librairie Hachette).

tourbillonnent autour d'eux, ces doux amphibies, réunis en tribus, gambadent dans la mer, comme pour y faire leur toilette de nuit, ou, mollement étendus sur des glaces flottantes, prennent plaisir à se laisser emporter au gré des courants sur ces radeaux d'occasion. Les petits folâtrent autour de

leurs parents ou tètent allègrement leurs mères. Quant aux adultes, ils ont déjà dîné, et, dédaignant le poisson qui passe, se donnent tout entiers au jeu ou à la rêverie. A la vue d'un bateau, ils accourent étonnés au-devant des voyageurs.

Mais, que le touriste ait le courage de tirer sur ces pauvres bêtes aux bons yeux confiants, qu'il assaille d'une grêle meurtrière les volières dont nous parlions tout à l'heure, ou préfère traiter amicalement et fraternellement ces nouveaux compagnons, leurs cris de terreur ou de joie s'apaisent rapidement après 9 h. du soir. Bien qu'à cette heure le soleil soit encore aussi haut sur l'horizon que chez nous à 4 h. de l'après-midi, tous se préparent au sommeil. Les phoques, levant les premiers la séance, se retirent sur les glaces; les oiseaux regagnent leurs terriers et leurs nids; au tumulte assourdissant de leurs palabres et à la gaîté bruyante de leurs bavardages succède le calme absolu. Il semble que toute la Nature vivante se recueille pour célébrer plus dignement le lendemain, avec une nouvelle ascension du soleil, la gloire de son éclat grandissant.

Nulle poésie ne se dégage alors plus pénétrante qu'en ces lieux. Du fond de l'horizon, le disque radieux, que ne baignera pas la mer, ouvre sur l'onde de brillantes avenues; le ciel pâlit, devient verdâtre, et les nuages, à commencer par les moins élevés, s'allument progressivement de feux changeants. Les vallées tourbeuses, les falaises de schiste restent sombres, tandis que le souffle léger d'une lumière rasante avive, à la surface des névés, le scintillement continu de leurs menus cristaux.

Comme d'un suaire éternel, ces incommensurables nappes de glace enveloppent la terre. A travers le ciel livide et dans l'immobilité de la mort, elles semblent rayonner, pour des astres lointains et des humanités inconnues, la froide lumière du monde arctique. Leur obsédante blancheur emplit tout le tableau du paysage boréal. Parfois, cependant, sur la neige étincelante frémissent et passent, à la façon d'un voile insaisissable, des teintes délicates, mauves, violettes ou rosées. Mais le glacier luit toujours. De loin en loin, d'énormes rochers noirs en émergent. Leurs masses brutales découpent dans ces solitudes des silhouettes fuyantes. Sous la glauque clarté du ciel, ces longues formes blanches, étendues côte à côte, gisent dans le silence, comme des fantômes endormis.

Le jeudi 26 Juillet, tôt dans la matinée, *Ile de France* quittera l'île d'Amsterdam, pour atteindre deux heures plus tard l'**Ile des Danois**. Il mouillera dans le célèbre **Havre de la Virgo** (fig. 22, p. 67), d'où ses chaloupes nous porteront à la *Maison de Pike*, point de départ de l'Expédition aérostatique d'Andrée vers le Pôle. On voit encore, au pied de la falaise d'où s'est envolé son ballon, le laboratoire où il fabriqua l'hydrogène nécessaire à son ascension, ainsi que les constructions qu'à la suite de Pike il avait élevées pour abriter ses aides et ses instruments. En visitant cette célèbre station, — la plus septentrionale où demeure fixe ait été édifiée, — on ne sait lequel plus admirer de l'immense effort qui, sur cette terre déserte, parvint à créer une maison et une usine, ou du magnifique élan qui

emporta l'audacieux explorateur au delà de l'humanité, jusqu'à la mort.

Vers midi, nous partirons pour la **Banquise**. Poussant devant nous les glaces flottantes, nous ne nous arrêterons qu'à la glace permanente et fixe, au rempart éternellement congelé qui jusqu'à présent a opposé, en ces parages, un obstacle infranchissable aux navires se dirigeant vers le Pôle. L'épaisseur verticale de cette glace est, en moyenne, d'une trentaine de mètres. Comme elle résulte de la solidification de la mer, on a souvent tendance à lui attribuer une surface extérieure absolument plane. Mais, c'est là une conception contraire à toute réalité : nombreuses y sont les inégalités, les bosses et les fondrières. Plusieurs sortes de phénomènes ne cessent en effet, de modifier le relief de la banquise : l'accroissement du froid pendant l'hiver provoque au-dessous d'elle la congélation de l'onde, tandis qu'en été une partie de la glace ainsi formée restitue à la mer l'eau salée, d'origine; or, les variations de volume, qu'exigent cette solidification et cette liquéfaction alternatives, font subir au banc de glace des oscillations qui le brisent ; elles déterminent, dans sa masse, de véritables failles, comparables à celles des glaciers d'eau douce. Ces cassures verticales, rayonnant de la périphérie vers l'intérieur, la mer s'engage entre leurs parois et y forme des fjords plus ou moins sinueux. D'autre part, deux fois par jour, la banquise subit, du fait de la marée, une compression violente, suivie d'une détente. En outre, les flots qui, à chaque marée, viennent déferler sur l'épaisse muraille cristalline, amon-

FIG. 26. — *Effets de glace sur la Banquise.*

Reproduction d'un tableau appartenant à la Société française de Géographie et représentant Nansen sur la grande banquise arctique.

cellent à sa surface les glaces libres détachées de ses bords. Ces collisions de glaces sont parfois terribles. « Au début d'une grande pression », écrit Nansen, « il semble que tout le Globe doive être ébranlé par ces chocs. C'est d'abord comme un roulement de tremblement de terre très lointain; puis le bruit se rapproche et éclate en même temps sur différents points. Les échos du grand désert neigeux, jusque-là silencieux, répètent ce mugissement en fracas de tonnerre... Partout la glace craque, se brise et s'empile en *toross*... Tout grince et mugit, la glace frémit sous vos pas... Vous voyez les blocs monter en hautes crêtes et approcher en vagues menaçantes... Des quartiers épais de quatre ou cinq mètres sont projetés en l'air, montent les uns au-dessus des autres et tombent pulvérisés... Pour vous sauver, vous n'avez d'autre ressource que d'escalader une de ces arêtes de glaces mouvantes, afin d'atteindre une autre région de la banquise... Partout, elle est découpée de crevasses et hérissée d'arêtes produites par ces bouleversements. Si, d'un seul coup d'œil, on pouvait embrasser l'immensité de ce désert blanc, il apparaîtrait quadrillé par un réseau de crêtes ».

La neige tombée pendant l'hiver ajoute, enfin, à ce chaos : elle dépose, au-dessus de la glace salée, des collines moins denses, où les blafards rayons du soleil se réfractent indéfiniment. La décomposition de cette pâle lumière donne lieu à des flux de couleurs du plus troublant effet.

C'est pour nous emplir les yeux de ces étranges visions que nous voulons accéder jusqu'à la grande banquise polaire. Il est impossible de préciser le

point où nous l'atteindrons, la latitude à laquelle on la rencontre en été sur le méridien du Spitzberg variant, selon les années, du 80e au 81e degré. A supposer que la mer ne soit congelée qu'à cette dernière limite, nous y arriverons dans la soirée. Mais, en vue d'assurer le succès de cette partie du Voyage, nous avons eu soin de lui réserver, dans notre horaire, presque le double du temps normalement requis pour accéder à la glace polaire, se repaître de la troublante beauté de ses aspects, y pratiquer la **Chasse aux grands amphibies**, puis regagner sans encombre les côtes du Spitzberg.

Tout le long de la banquise pullulent les **Bélougas** ou grands **Dauphins blancs**, Cétacés souffleurs que des pêcheurs de Hammerfest, de Vadsö et des petits ports russes de la Mer Blanche vont chasser jusque dans ces contrées. Ils les capturent au moyen de filets à fortes mailles et de harpons. Sur la glace même, fréquentée par **trois espèces de Phoques**, ils assomment ces animaux ou les tuent à balle. Enfin, au moyen de traîneaux auxquels ils attellent des chiens samoyèdes, ils gagnent les plages intérieures, les golfes de mer libre ramifiés dans la glace. C'est là l'habitat que préfèrent en été Morses et Ours blancs. Bien qu'en suivant les marins aussi loin des côtes, on augmente évidemment les chances d'une **Chasse à l'Ours ou au Morse**, nous nous garderons de nous avancer aussi profondément vers le Nord. On sait, en effet, que les glaciers formés par les neiges à la surface de la banquise arrivent, par places, à la défoncer; son sol se remplit ainsi de crevasses insidieuses que les grands Carnassiers recherchent

très justement pour la pêche, mais dont la *Revue générale des Sciences*, soucieuse de transformer ses touristes en fidèles vétérans, doit leur épargner la surprise.

Un Ours blanc, au dire de Nordenskjold, « est aussi facile à tuer qu'un mouton ». Bien armés et formant de petits groupes, les Touristes auront donc, à l'approche de l'un de ces animaux, toute possibilité de l'abattre, et, en tout cas, ne courront aucun danger. Ils pourront faire grésiller, au-dessus de charbons ardents, des poissons et des chairs de phoques, stratagème qui réussit généralement pour attirer, même de points extrêmement éloignés, les Ours blancs. Mais, dussent-ils avoir la malchance de n'en point rencontrer sur les bords de la banquise, la *Revue* ne s'en refuserait pas moins à les faire pénétrer plus avant. Ainsi donc, il demeure entendu que, tout en n'apportant aucune entrave à la chasse aux Ours ou aux Morses, la Direction de la Croisière n'organisera pas ce sport.

De son côté, l'Etat-Major d'*Ile-de-France* se souviendra constamment qu'il porte des touristes et non des explorateurs ; il n'aura garde d'oublier que la partie du programme qui prime toutes les autres est celle qui consiste à n'exposer les passagers, en aucun cas et en quelque circonstance que ce soit, à aucun danger. Dans une région d'où se détachent parfois des îles de glace de plus de vingt kilomètres carrés, il subordonnera, en toute occasion, sa marche, sa direction, ses trajets, aux mesures que conseillera la prudence, préférant



Fig. 27. — *Ebats des phoques sur les glaces de la Banquise vers 8 heures du soir en Juillet.*

sacrifier, *en cas de besoin*, à l'intérêt du voyageur l'intérêt même du voyage. Seules, les conditions physiques locales, — en particulier les faits météorologiques et le degré d'avancement de la glaciation, — régleront nos escales et dicteront nos parcours. Dans ces contrées, il arrive souvent qu'on ne doive s'engager dans une baie qu'après être allé s'assurer, à une latitude supérieure, de l'état des glaces et de l'orientation du vent; sans cette précaution, qui complique évidemment la route, on risquerait de se trouver bloqué au fond de l'anse et de ne plus pouvoir en sortir. Voilà pourquoi, lorsqu'on prépare une croisière pour le Spitzberg, on ne peut en tracer à l'avance un itinéraire rigoureusement précis et inamovible; le schéma que l'on en donne ne doit jamais être considéré que comme l'indication du but que l'on se propose, et il n'appartient à personne d'affirmer qu'en dépit de toute éventualité, le programme, tel qu'on a pu l'énoncer, sera exécuté de point en point. Il n'y a, croyons-nous, aucun exemple d'un voyage dans le monde polaire qui ait été accompli sans détours imprévus, ni, par conséquent, sans modification aux projets primitifs d'atterrissage.

En formulant, comme il a été fait dans les pages précédentes, l'itinéraire de la Croisière et la série de ses étapes, la *Revue générale des Sciences* et la *Société générale de Transports maritimes à vapeur* entendent donc simplement indiquer au lecteur : la première, le programme qui, — après étude des grandes scènes à observer, — lui a paru le mieux choisi; la seconde, — après étude technique de la navigation que ce programme comporte, — la pos-

sibilité, absolument assurée, de le réaliser entièrement dans les conditions normales.

Si, chose que nous saurons seulement sur place, le temps et l'état des glaces nous le permettent, nous nous rendrons, au retour, à la petite **Ile de Möfen** (fig. 22, p. 67), à laquelle ses grands glaciers crémeux donnent de loin l'aspect d'un fromage étalé sur la mer, et nous irons croiser dans la **Red Bay**, l'un des plus magnifiques fjords du Spitzberg. Mais, nous le répétons, l'incertitude absolue où nous sommes de pouvoir y accéder nous empêche de les inscrire autrement qu'à titre particulièrement dubitatif dans le présent programme.

La journée du vendredi 27 Juillet ayant été consacrée à la banquise, nous compterons la nuit suivante et les deux journées du samedi 28 et dimanche 29 comme employées au retour, avec intercalation d'une entrée à **Dun-Island** ou dans le **Horn-Sound** (fig. 10, p. 32). Tout le long de cette anse, bordée de hauts pics montagneux, les glaciers, très différents de ceux que nous viendrons d'admirer, présentent nettement, mais avec plus de grandeur que dans les Alpes, le type alpin. Des milliers d'Oies sauvages ont fait de cette baie leur résidence ; elles la remplissent du vacarme et de la stridence de leurs cris.

Le lendemain, lundi 30 juillet, après avoir effectué notre

Sortie de la Zone du Soleil de Minuit,

nous arriverons vers 7 h. du matin à Tromsö.

IX. — Chez les Lapons.

Tandis qu'*Ile de France* débarquera le « Pilote des glaces », les veilleurs, les harponneurs, les guides, les rabatteurs, les chasseurs au lazzo et les chevaux, un agent de la *Revue générale des Sciences* à Tromsö enverra de cette ville à la côte du **Tromsdal** les « Karriols » destinées à nous porter chez les Lapons. Sur des bacs associés en radeau ces véhicules traverseront sous nos yeux le bras de mer qui sépare la petite île de Tromsö du rivage opposé, où nous descendrons. Retrouvant en ce point un peu de végétation ligneuse, nous suivrons, dans un bois de petits bouleaux rempli de mousse et d'humidité, un sentier marécageux qui aboutit à une prairie, au pied du *fjeld*. Les **Lapons** qui, avec leurs rennes domestiqués, vivent en nomades dans le Nord du Finmark, recherchent en été les pâturages de cette région. A l'endroit où nous les rencontrerons, nous les trouverons réunis par familles campées les unes sous des tentes de peaux de rennes, les autres à l'intérieur de huttes de terre. Faisant descendre du fjeld le bétail, leurs chiens rassembleront au voisinage de ces demeures temporaires tout le troupeau confié à leur garde, environ 300 rennes.

Dans la demi-captivité que les Lapons lui imposent, cet animal continue à se reproduire comme en pleine liberté. Il leur fournit presque toute leur richesse : d'abord, son lait, qu'ils boivent tel quel ou mangent soit caillé, soit sous forme de fromage ; puis, après trépas, une viande succulente, une peau

solide et chaude, dont ils se revêtent ou qu'ils utilisent pour la confection de leurs tentes. Des cornes, le Lapon fait des harpons, au moyen desquels il réussit, pendant l'hiver, à s'emparer des phoques, alors assez abondants le long de la côte. Avec la peau de ces amphibies, il fabrique sa chaussure et son bonnet ; de leur graisse, il extrait une huile qu'il tient pour délicieuse. Rien de plus curieux que de suivre jusque sous la tente la mise en réserve de ces provisions. Là s'entasse péniblement toute une famille aux mœurs patriarcales : père, mère, enfants et grands-parents. Tout ce monde rabougri et enveloppé de peaux non tannées y pénètre par une étroite ouverture, et, à l'intérieur de la hutte enfumée, se serre autour de quelques tisons. Une méchante marmite, deux ou trois pots de bois, plus rarement un coffret composent la batterie de cuisine et tout le mobilier. Et de voir dans leur *home* habituel ces gens pittoresquement affublés, les vieux fumant de l'herbe sèche et la marmaille piaillant dans les sortes de sabots de cuir qui lui servent de berceaux, est, pour un œil d'artiste, un spectacle plutôt savoureux.

Tous ces petits bonshommes présentent un type mongolique très accentué. Bien qu'ils paraissent un peu empaillés, ce qui est le fait de leur lourd accoutrement, et singulièrement indolents, ils savent, lorsque la faim les presse, déployer une remarquable agilité : en hiver, chaussés de ces longs patins qu'on nomme des skis, ils glissent sur la glace comme des sylphes et, en peu de temps, explorent des étendues considérables pour y trouver un asile ou du gibier.

Leur nombre dans l'Extrême-Nord de la Norvège, de la Suède et de la Finlande est, dit-on, d'environ dix mille. Demeurés païens jusqu'à une date récente, ils sont, depuis une trentaine d'années, évangélisés par des pasteurs luthériens de Norvège et quelques prêtres catholiques allemands. Aussi,



Fig. 28. — *M. l'Abbé Joseph Recktemwald, missionnaire catholique en Laponie.*

la plupart passent-ils pour chrétiens. Au fond, cependant, ils semblent plutôt indifférents en matière théologique. Rien, du moins, chez ceux que nous irons visiter, ne nous apparaîtra — à nous simples passants — comme le signe d'une foi quelconque.

Tous nous donneront l'impression d'un peuple préhistorique conservé sans changement jusqu'à

nos jours. La civilisation rudimentaire qu'ils perpétuent est exactement celle que l'humanité avait atteinte, vers la fin de la deuxième période glaciaire, à l'*âge du renne*.

Après les avoir curieusement observés, nous regagnerons *Ile de France*, et, le lendemain matin (mardi 31 Juillet) nous serons à **Henningsvœr**, dans les Lofoten (fig. 2, p. 12; et fig. 6, p. 19).

X. — De Henningsvœr a Bergen et a Dunkerque.

Ce site extraordinaire tranchera étonnamment sur tout ce que nous aurons vu jusqu'alors. Au pied d'une énorme dent montagneuse, courbe comme une défense d'éléphant, gît dans la mer un chaos de rochers jadis polis par les glaces. Entre eux ou entre les petits îlots qu'ils composent, l'onde circule librement sous forme d'un réseau d'étroits canaux. De place en place, de simples planches permettent de passer de l'un à l'autre; ailleurs, de petites barques sont nécessaires pour traverser les chenaux qui les séparent. Du pont même du bateau on domine tout ce paysage, et, dès l'arrivée, c'est une station lacustre qu'on croit avoir sous les yeux. Sur ces pierres, parfois sur les rochers, presque affrontés, de deux îlots voisins, reposent, en effet, — telles les maisonnettes démontables qu'on donne aux enfants, — de petites cabanes de bois, badigeonnées de couleurs variées et montées sur des pilotis enduits de goudron. Entre ces lilliputiennes demeures bâties sur l'eau courante, s'étendent en tous sens des séchoirs de

morues. Les poissons y sont encore appendus au commencement d'Août; ils y forment des toitures d'un aspect très particulier, des haies souvent plus hautes que les habitations voisines; et, de cet étrange assemblage de nature et de civilisation, rochers en saillie dans le dédale de rapides courants, cahutes de sapin rasant de grêles détroits, interminables échafaudages ichthyologiques, le tout recroquevillé, pour ainsi dire, sous la protection d'un gigantesque éperon de pierre, résulte un paysage en quelque sorte irréel et d'une nouvelle harmonie pour nos yeux.

Très animée au printemps, cette station, la principale des Lofoten pour la pêche à la morue, est presque déserte en été. Vivant neuf mois par an à peu près isolés du reste du monde, ses habitants paraissent être de tous les Norvégiens, peuple taciturne, les plus engourdis. Certains parmi eux savent un peu d'anglais ou d'allemand; mais, à quoi servent les moyens d'expression, quand on n'éprouve aucun besoin d'exprimer des idées? Ici, la rareté de la parole semble correspondre à un doux sommeil de l'esprit.

Cette impression, nous l'éprouverons encore le jour suivant (mecredi 1er Août) le long des petites îles silencieuses que côtoiera *Ile de France*. A la vue du grand navire qui glissera devant leurs demeures, quelques têtes de femmes sortiront lentement de l'embrasure des fenêtres; quelques échines courbées vers la terre se redresseront un peu; avec une gravité toute sacerdotale, des enfants, nés très vieux, s'approcheront du rivage et, quand nous serons passés, nous souhaiteront la

bienvenue en essayant d'agiter leurs mouchoirs.

Mais, dès le lendemain (jeudi 2 Août), quel contraste! Nous arriverons à **Bergen**, la cité la plus commerçante de la Norvège occidentale, la ville d'affaires jadis galvanisée par les marchands de la Hanse, par de cupides Teutons, des colonies de Hollandais, voire d'Anglais et de Français. Au fond de son golfe bordé de chalets et que sillonnent des vapeurs de tout pavillon, ses grands comptoirs, ses grands magasins, ses solides maisons, ses tramways, sa dense population, tendue à la besogne, active dans le silence, disent dès l'abord au visiteur le labeur sans gaîté qui l'a jadis enrichie et entretient encore aujourd'hui son évidente prospérité.

Nous la quitterons vers 6 h. du soir et ne nous arrêterons plus maintenant que le lendemain matin (vendredi 3 Août) à **Skudness** pour déposer nos pilotes. Le jour suivant, dans la soirée, au plus tard dans la nuit, nous arriverons à **Dunkerque**, et, le lendemain matin (dimanche 5 Août), nous débarquerons sur la terre de France, où, sans oublier nos grandes impressions du Nord, nous aurons la joie de retrouver, avec le mouvement et la vie, la plus séduisante humanité.

Louis Olivier,

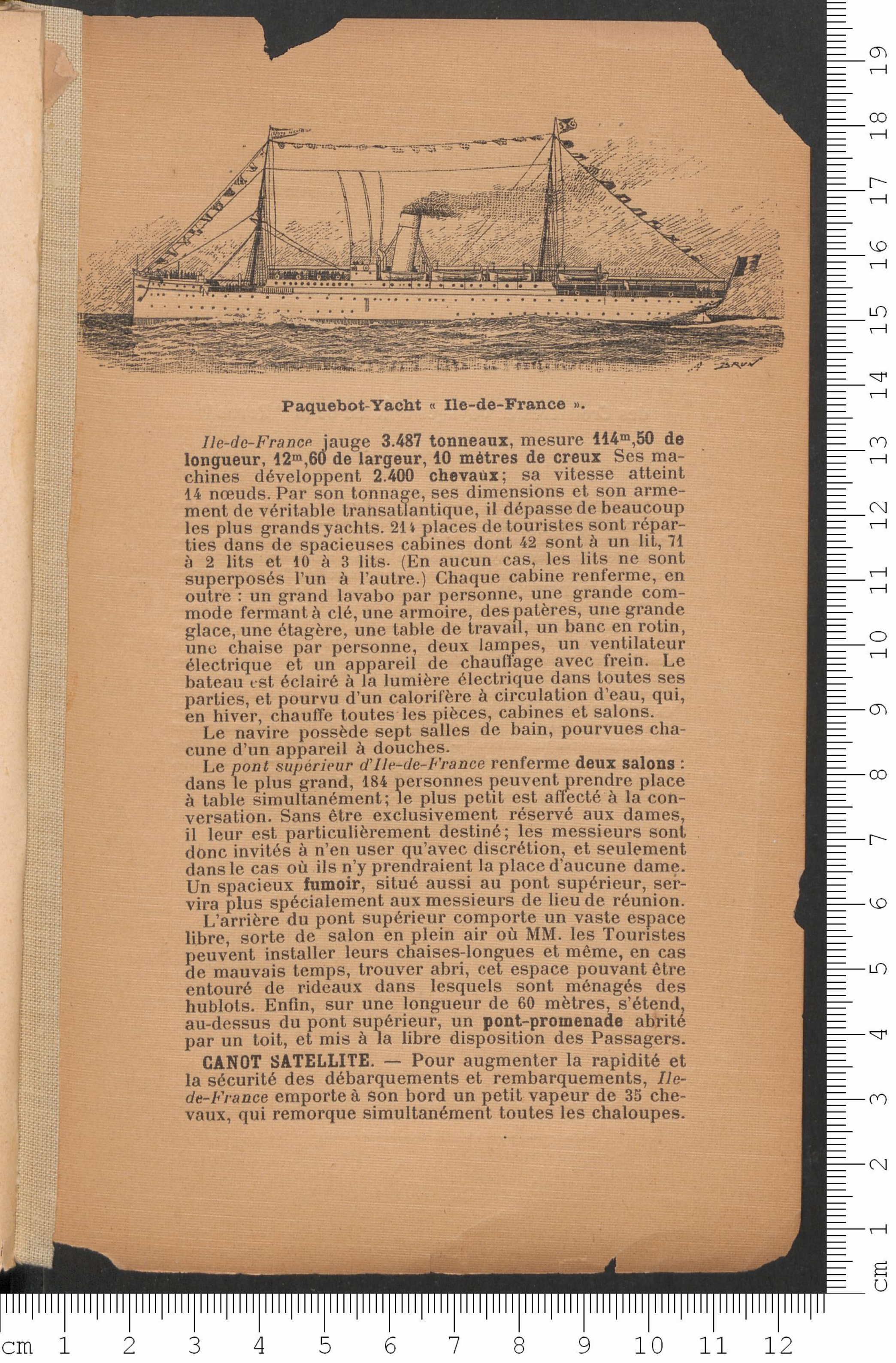
Directeur
de la *Revue générale des Sciences*.

Nota. — Bien que, dans le programme qu'on vient de lire, trois pleines journées aient été éventuellement réservées à la *Chasse à la Baleine* et que la durée du

trajet entre le Spitzberg boréal et la Banquise ait été plus que très largement comptée, la *Société générale de Transports maritimes à vapeur* a consenti à accorder, **sans aucun supplément de prix**, un supplément d'un jour au voyage pour le cas où, en cours de route, le Directeur *de la Revue générale des Sciences* verrait dans cette prolongation un appoint utile au succès de la Croisière. En ce cas, ce serait non plus le 5, mais le 6 Août que les Passagers débarqueraient à Dunkerque.

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — L. Maretheux, imprimeur, 1, rue Cassette. — 11584.



Paquebot-Yacht « Ile-de-France ».

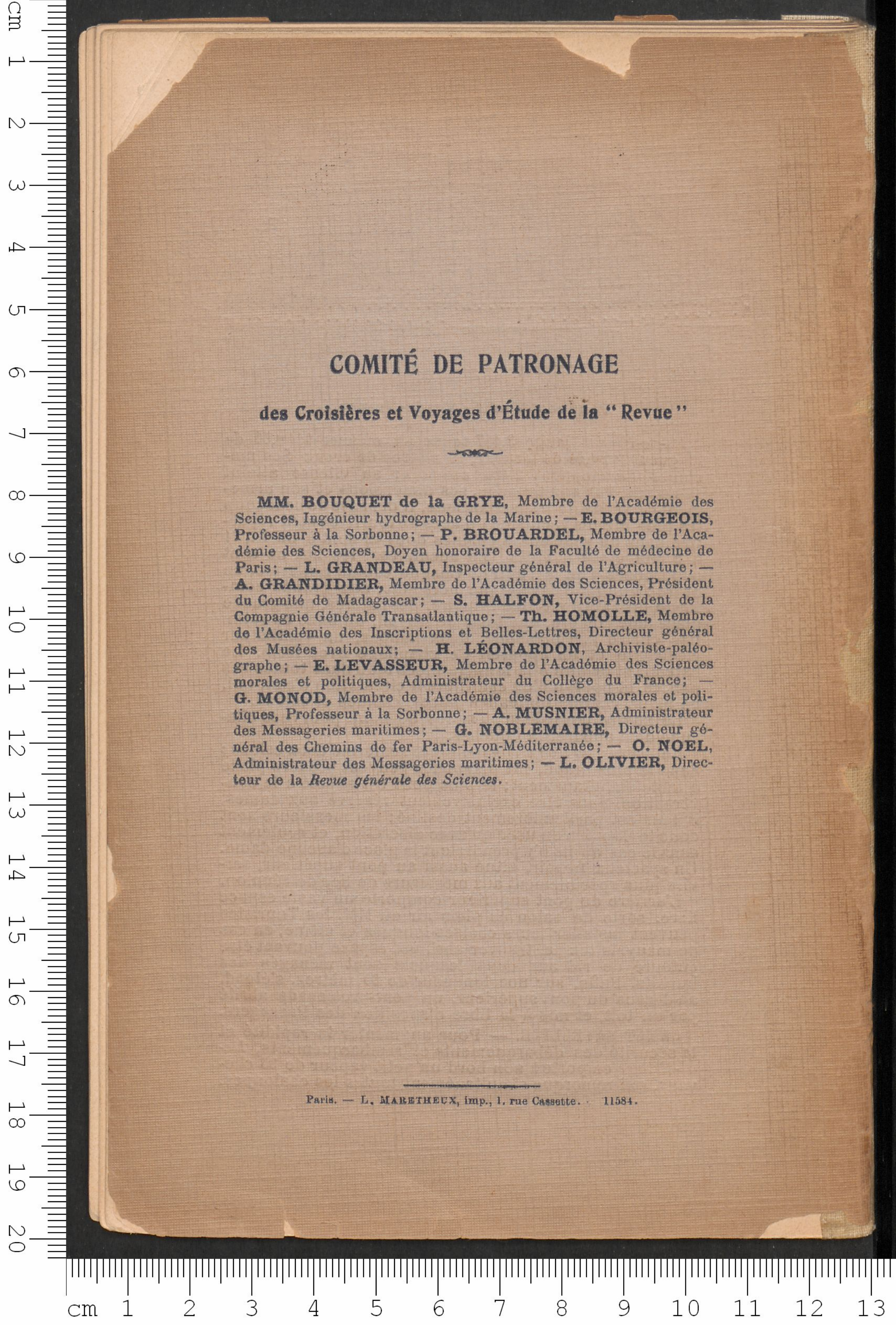
Ile-de-France jauge **3.487 tonneaux**, mesure **114m,50 de longueur, 12m,60 de largeur, 10 mètres de creux** Ses machines développent **2.400 chevaux**; sa vitesse atteint 14 nœuds. Par son tonnage, ses dimensions et son armement de véritable transatlantique, il dépasse de beaucoup les plus grands yachts. 214 places de touristes sont réparties dans de spacieuses cabines dont 42 sont à un lit, 71 à 2 lits et 10 à 3 lits. (En aucun cas, les lits ne sont superposés l'un à l'autre.) Chaque cabine renferme, en outre : un grand lavabo par personne, une grande commode fermant à clé, une armoire, des patères, une grande glace, une étagère, une table de travail, un banc en rotin, une chaise par personne, deux lampes, un ventilateur électrique et un appareil de chauffage avec frein. Le bateau est éclairé à la lumière électrique dans toutes ses parties, et pourvu d'un calorifère à circulation d'eau, qui, en hiver, chauffe toutes les pièces, cabines et salons.

Le navire possède sept salles de bain, pourvues chacune d'un appareil à douches.

Le *pont supérieur d'Ile-de-France* renferme **deux salons** : dans le plus grand, 184 personnes peuvent prendre place à table simultanément; le plus petit est affecté à la conversation. Sans être exclusivement réservé aux dames, il leur est particulièrement destiné; les messieurs sont donc invités à n'en user qu'avec discrétion, et seulement dans le cas où ils n'y prendraient la place d'aucune dame. Un spacieux **fumoir**, situé aussi au pont supérieur, servira plus spécialement aux messieurs de lieu de réunion.

L'arrière du pont supérieur comporte un vaste espace libre, sorte de salon en plein air où MM. les Touristes peuvent installer leurs chaises-longues et même, en cas de mauvais temps, trouver abri, cet espace pouvant être entouré de rideaux dans lesquels sont ménagés des hublots. Enfin, sur une longueur de 60 mètres, s'étend, au-dessus du pont supérieur, un **pont-promenade** abrité par un toit, et mis à la libre disposition des Passagers.

CANOT SATELLITE. — Pour augmenter la rapidité et la sécurité des débarquements et rembarquements, *Ile-de-France* emporte à son bord un petit vapeur de 35 chevaux, qui remorque simultanément toutes les chaloupes.



COMITÉ DE PATRONAGE

des Croisières et Voyages d'Étude de la "Revue"

MM. BOUQUET de la GRYE, Membre de l'Académie des Sciences, Ingénieur hydrographe de la Marine; — **E. BOURGEOIS**, Professeur à la Sorbonne; — **P. BROUARDEL**, Membre de l'Académie des Sciences, Doyen honoraire de la Faculté de médecine de Paris; — **L. GRANDEAU**, Inspecteur général de l'Agriculture; — **A. GRANDIDIER**, Membre de l'Académie des Sciences, Président du Comité de Madagascar; — **S. HALFON**, Vice-Président de la Compagnie Générale Transatlantique; — **Th. HOMOLLE**, Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Directeur général des Musées nationaux; — **H. LÉONARDON**, Archiviste-paléographe; — **E. LEVASSEUR**, Membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, Administrateur du Collège du France; — **G. MONOD**, Membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, Professeur à la Sorbonne; — **A. MUSNIER**, Administrateur des Messageries maritimes; — **G. NOBLEMAIRE**, Directeur général des Chemins de fer Paris-Lyon-Méditerranée; — **O. NOEL**, Administrateur des Messageries maritimes; — **L. OLIVIER**, Directeur de la *Revue générale des Sciences*.

Paris. — L. MARETHEUX, imp., 1, rue Cassette. 11584.